

# L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

## Sous les murs d'Andrinople

Hebdomadaire



La guerre continue avec un acharnement féroce de part et d'autre. Mais, partout, Monténégrins, Serbes et Bulgares triomphent des Turcs qui sont repoussés et mis en fuite. Mais ils ne se contentent pas de se replier  
(Lire la suite page 2.)

VOIR A L'INTÉRIEUR NOTRE SUPERBE PAGE EN COULEURS

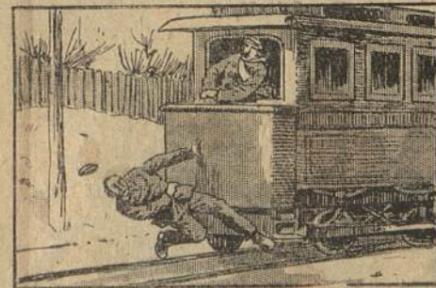
## Les Faits-Divers de la Semaine

**ENSEVELI DANS LE SON.** — Occupé dans une mine orie dans la salle où se trouve le son, un ouvrier fut entraîné par ce son et disparut dans l'entonnoir par lequel s'écoule la



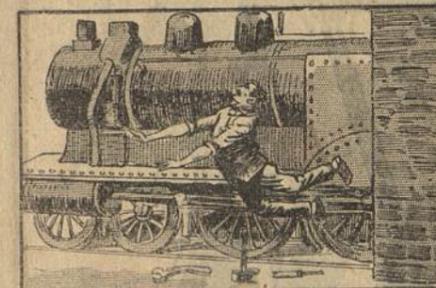
merchandises à l'étage inférieur. Ce fut en vain qu'on essaya de briser la plaque de tôle terminant l'entonnoir. Il fallut dégager la victime en déblayant la masse de son. L'infortuné ouvrier put être ramené à vie.

QUESNOY-SUR-DEULE.



**TAMPONNÉ PAR UN TRAMWAY.** — Vers une heure et demie de l'après-midi, un ouvrier venait déjeuner chez lui. Il suivait le bord du trottoir contigu à la ligne du tramway, sur le nouveau boulevard. Un car arrivait. Le vieil ouvrier ne l'entendit pas et s'engagea sur la voie. Il fut tamponné. La mort fut foudroyante.

NOUVEAUX.



**EMPALE.** — Au dépôt de Fives, un mécanicien nettoyait une locomotive. Il perdit l'équilibre et tomba. Dans sa chute il rencontra le manche d'un marteau déposé sur le sol et qui lui pénétra dans le ventre. On accourut au secours du blessé qui fut transporté dans un état alarmant à l'hôpital.

LILLE.

## Sous les murs d'Andrinople

(Suite)

en déroute vers les villes prochaines; ils marquent leur passage de vestiges d'horreurs. Dans tous les villages que traversent ces hordes sauvages, les maisons sont incendiées, les femmes violées et égorgées, les enfants et les vieillards assommés.

En certains endroits, dit-on, ils ont haché des enfants et ont introduit de force leurs restes sanglants dans la bouche des mères.

En une seule fois, la Bulgarie a fait à la Turquie 50 000 prisonniers. Les Bulgares avancent avec une rapidité prodigieuse. Ils volent de victoire en victoire. Ils font preuve, du reste, du courage le plus admirable.

Les femmes elles-mêmes se montrent dignes de leurs époux et de leurs fils. On cite cet exemple d'une mère qui, assistant à l'agonie de son fils, tendit un drapeau à ses lèvres mourantes et s'écria simplement : « Quelle belle mort ! »

Dans l'armée turque se trouvent des officiers allemands qui combattent sous le costume ottoman. Trois d'entre eux furent faits prisonniers par les Bulgares.

Et les troupes du roi Ferdinand avancent sans cesse sur la route de Constantinople. Elles ont couvert Andrinople d'une voûte de feu; l'artillerie crachait sa mitraille tandis que l'infanterie bulgare, sous une grêle d'obus et de balles, montait à l'assaut des redoutes.

Des succès aussi retentissants ne vont-ils pas donner aux coalisés des prétentions trop considérables et leurs désirs ne susciteront-ils pas de formidables complications ?

## LES FIANCÉS EN SOUFFRANCE

Il y a, dans une commune de l'Oise, deux fiancés bien ennuyés. Ils veulent à toute force s'unir et ne le peuvent point, le maire de cette commune refusant obstinément de les marier sous prétexte qu'ils ont un témoin qui ne lui convient pas.

Ce témoin, cependant, n'est pas un malfaiteur, c'est le facteur receveur des postes et télégraphes de l'endroit, mais il est en hostilité ouverte avec son maire, auquel il a intenté une action devant le conseil de préfecture en restitution d'un legs de 30 000 francs fait par son beau-père à la commune et que le maire garde par devers lui depuis douze ans, sous prétexte de respecter les véritables intentions du testateur.

Or donc, le samedi 21 septembre dernier devait avoir lieu le mariage. Tout était prêt pour la noce. Le cortège se rendit à la mairie, le secrétaire commença la lecture de l'acte, mais lorsque le maire apprit que son adversaire était témoin refusa de marier les fiancés. Il prit pour prétexte que le livret militaire du marié manquait au dossier. Mariés, parents, témoins trouvèrent que M. le maire aurait pu faire cette observation plus tôt. La discussion tourna à l'aigre. Mais bon gré mal gré, la noce dut repartir comme elle était venue.

Le lundi suivant, le facteur voulut avoir recours aux bons offices de l'adjoint; celui-ci le mit dehors de si brutale façon que la facteur-receveur saigna abondamment et déposa une plainte au parquet.

Enfin, le mercredi, en présence du maire, le premier conseiller municipal allait célébrer le mariage avec des témoins nouveaux lorsque le facteur entra.

— Nous n'avons pas besoin de vous, lui dit le maire.

Et le facteur fut expulsé. Mais les fiancés, quoique impatients d'être mariés, refusèrent de se laisser unir sans l'assistance de leur ami. Et le mariage n'eut pas lieu.

Pendant ce temps, le colonel du régiment où avait servi le fiancé envoyait une pièce officielle tenant lieu du livret militaire perdu. Pour la troisième fois, le 20 octobre, les fiancés se présentèrent chez M. le maire. Celui-ci leur répondit que la mairie était fermée.

Les fiancés cependant trouvèrent que la comédie durait trop longtemps. Ils voulurent avoir le dernier mot, et, pour cela, ils déposèrent une plainte au parquet.

Celui-ci mit le maire en demeure de célébrer le mariage. Le magistrat municipal y fit procéder par un adjoint.

## La maladie du Tsarevitch

Depuis quelques jours, le fils du tsar est malade. « Une blessure au ventre » disait-on. Le bruit courait que la tsarine, désespérée, avait tenté de se jeter par une fenêtre.

L'empereur était profondément affecté.

Toutes les audiences ont été contremandées. Le nouveau ministre de Bulgarie, M. Bobschew, devait remettre ses lettres de créance au tsar, à Spala. On l'a prié de reporter sa visite au moment où la famille impériale retournerait à Tsarkoïé-Selo.

Dans toutes les églises de Saint-Petersbourg et de Moscou, des services divins ont lieu pour la santé du prince. Le président du conseil, M. Kokovsov, a ajourné son voyage à Spala.

La feuille *Odetzky Listok*, d'Odessa, donne, sur la maladie du tsarevitch, la sensationnelle information suivante :

« L'année de la naissance du prince, en 1905, le parti révolutionnaire s'était livré, dans toute la Russie, à une agitation qui dut être réprimée par les armes. Au cours d'une de ces escarmouches dans les rues, l'anarchiste Wassilief reçut un coup de baïonnette dans le côté gauche et fut grièvement blessé. Il jura alors qu'il se vengerait sur le tsarevitch, et il a tenu parole.

« A l'aide de faux certificats et après de patientes intrigues, il réussit à se faire embaucher comme jardinier à Spala, et dernièrement, alors que le fils aîné du tsar jouait seul dans une allée, il se rua sur lui et le frappa d'un coup de poignard au côté. L'enfant roula sur le sol en poussant de grands cris et les dames de la cour, venues en toute hâte, le transportèrent au château, où les médecins jugèrent que la blessure était très grave. Le meurtrier fut arrêté. »

Cependant ce bruit ne fut ni infirmé ni confirmé. On se borne à dire que le prince héritier a glissé dans son bain et s'est blessé en tombant sur un robinet.

## Un Lion en aéroplane

Le professeur Davis, de Philadelphie, voulant étudier l'impression que l'aviation pourrait produire sur les fauves, a pris comme passager dans son biplan un jeune lion. Par précaution il a fait monter aussi le dompteur. Pendant que l'aéroplane s'élevait, le lion s'agitait vivement et plusieurs fois il tenta de se précipiter en bas. Peu à peu il s'habitua au voyage aérien, mais il manifestait son étonnement par des rugissements continuels. Mais arrivé à une hauteur de 100 mètres, la bête était devenue si agitée qu'elle faillit faire capoter l'appareil.

L'aviateur fut donc forcé de descendre. Au moment de l'atterrissage, le lion était tout penaud et comme intimidé.

## L'explosion d'un bolide

Une formidable détonation était entendue à 7 heures 5 du matin exactement, dans toute une région, sur les confins de la Somme et de l'Aisne, notamment par toute la population de Péronne, Montdidier, Nesle, Ham et Saint-Quentin.

On crut d'abord à l'explosion d'une poudrière à La Fère ou à Péronne.

Il n'en était rien et on cherchait en vain. On avait fini par supposer qu'il s'agissait d'un phénomène atmosphérique.

C'était exact et on tient d'un employé sémaphorique sur la ligne d'Amiens à Paris, au kilomètre 69, près de Saint-Just, la description du phénomène qu'il a fort bien vu.

Très haut au-dessus de sa tête, il a perçu, malgré le brouillard, une lueur intense ayant pour centre une boule de feu, traînant à sa suite un large tourbillon de vapeurs et projetant des lueurs d'arc-en-ciel, par suite de la réfraction de la lumière sur le brouillard.

En même temps, se faisait entendre un sifflement et un ronflement formidables, pro-

duits le premier par le glissement du corps sur les couches d'air et le second par la rotation du corps sur lui-même.

L'employé était à peine revenu de sa surprise que le bolide éclata avec le bruit terrible entendu de si loin.

L'explosion s'est produite à des milliers de mètres de hauteur vraisemblablement, et pour qu'elle ait produit un bruit de pareille intensité à la surface du sol, il faut admettre que cette explosion de bolide dépasse en violence toutes celles que l'on a pu entendre depuis longtemps.

## Un bandit précoc

L'audacieux acte de brigandage d'un précoc malfaiteur a ameuté les passants de la Langenstrasse, à Berlin.

Au numéro 8 de cette rue se trouve une boulangerie et, au moment où on allait fermer la boutique, Frédéric Krause, âgé de quinze ans, entra et demanda deux petits pains. A peine la boulangère, Mme Woegert, lui eut-elle tourné le dos pour le servir, que le jeune bandit s'arma d'un tube d'acier et la frappa sur la tête. Mme Woegert tomba et Krause prit dans le tiroir-caisse une poignée de monnaie et s'enfuit.

Lorsqu'il eut gagné la porte, la commerçante, ayant repris ses sens, appela au secours.

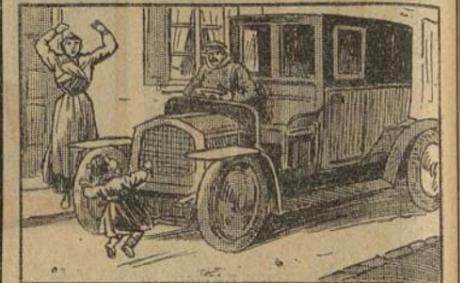
Les passants se mirent à la poursuite du malfaiteur qui fut bientôt rejoint et remis entre les mains d'un agent.

Le jeune Krause a fait des aveux avec une franchise cynique. Il a déclaré que depuis longtemps, il avait conçu le projet d'assassiner une boutiquière pour se procurer de l'argent.

## Les Faits-Divers de la Semaine

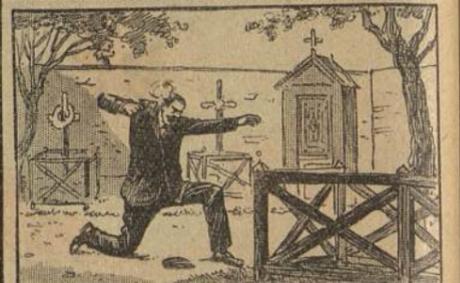
(Suite).

**TUÉ PAR UNE AUTO.** — Pour aller acheter des bonbons dans une épicerie voisine, un enfant de trois ans traversait la rue devant la porte de ses parents. Une auto déboucha



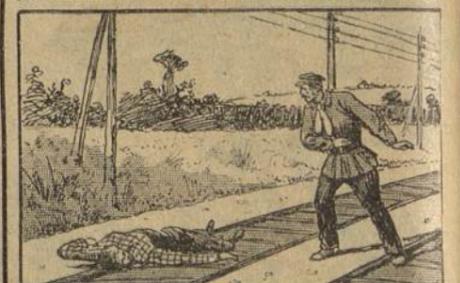
d'une rue à toute vitesse et renversa l'enfant. Le pauvre petit, relevé tout sanglant, mourut dans la soirée.

BEAUCOURT.



**DÉSÉPOIR D'UN VEUF.** — Sa femme étant morte récemment à la suite de couches, un adjudant retraité se rendit au cimetière du village de Vauxtin où la défunte repose. Il s'agenouilla sur la tombe de celle qu'il aimait et se tira un coup de revolver dans la tempe. Il tomba foudroyé.

VIRY.



**TRAGIQUE SUICIDE.** — Un lampiste de la Compagnie de l'Est trouva sur la voie ferrée, près du passage à niveau de la route de Vitry, le cadavre d'une jeune femme qui avait été presque décapitée par un train. Il fut impossible d'établir l'identité de la désespérée qu'on avait vu rôder pendant plusieurs heures aux abords de la voie ferrée.

REIMS.

CONCOURS N° 46 (6 Série).

## LE VIEUX MUSICIEN

TROISIÈME SÉRIE (Voir la notice page 11)



### LISTE DES PRIX

PREMIER PRIX. — Un splendide nécessaire de bureau, 5 pièces, bronze poli dessin « Gui ». — 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> PRIX : Un magnifique service fumeurs, fer forgé, 4 pièces et un plateau. — 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> PRIX : Un très beau nécessaire de

cuisine, 5 pièces. — 6<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> PRIX : Une délicieuse tabatière, métal argenté. — 11<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> PRIX : Ravissantes épingles à chapeau. — 21<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> PRIX : Un superbe porte-or-porte-monnaie. — 41<sup>e</sup> au 60<sup>e</sup> PRIX : Un charmant éventail japonais. — 61<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> PRIX : Un joli porte-crayon doré.

Les Faits-Divers  
de la Semaine  
(Suite).

**TUÉE A COUPS DE FOURCHE.** — A Avrillé, un cultivateur, âgé de 50 ans, a, dans un moment de colère, à la suite d'une discussion, saisi une fourche américaine et en a frappé sa femme, âgée de 52 ans, qui est tombée évanouie sur le sol. S'acharnant alors sur elle, il lui fracassa le crâne et lui réduisit la tête en bouillie. Quand il vit qu'elle était morte, il alla se constituer prisonnier. Les époux avaient quatre enfants. Le meurtrier ne manifesta aucun regret de son acte.

TOURS.



**TOMBÉ D'UNE ÉCHELLE.** — Tandis que, monté sur une échelle, un marchand forain procédait à l'installation de sa baraque sur l'Esplanade, le barreau sur lequel il se tenait se rompit. Le marchand tomba lourdement sur le sol. Il ne se fit aucune blessure apparente ; mais il se plaint de douleurs internes.

MONTPELLIER.



**CHIEN ENRAGÉ.** — Pris soudain de fureur, le chien d'un habitant des Oranges-du-Cros se jeta sur son maître qu'il mordit, ainsi que sa femme et ses enfants. L'animal fut abattu ; on le reconnut atteint de la rage ; ses six victimes ont été dirigées sur l'Institut Pasteur de Lyon.

SAINT-ÉTIENNE.



**POUR VENGER SON OIE.** — Parce que des oies passaient dans un parc, une femme en tua une d'un coup de bâton. La propriétaire de l'animal intervint, armée d'une fourche et insulta la meurtrière de l'oie. Puis, lâchant son arme, elle se jeta sur son adversaire et lui administra une telle raclée que la vaincue est gravement blessée.

NEUVY-SAINT-SÉPULCRE.

LA MAIN ET LA BAGUE

Grand roman policier

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

CHAPITRE VIII

COUP DE THÉÂTRE (Suite.) \*

Sur ces entrefaites, le propriétaire de l'hôtel où était descendu M. Byrd entra dans la salle, accompagné de l'agent qu'on avait envoyé à sa recherche.

— Le témoin que vous allez entendre, messieurs, reprit alors le coroner, est le propriétaire de l'hôtel du Lion-d'Or... Veuillez approchez, M. Symonds. C'est votre registre que vous avez là ?

— Oui, monsieur le coroner, fit le nouveau venu avec un embarras visible.

— Ayez l'obligeance de le faire passer à messieurs les jurés et de nous dire, en attendant, s'il serait descendu chez vous, ces jours derniers, quelque voyageur venant de Chicago.

— Je ne sais pas, monsieur. Nous avons beaucoup de monde, depuis quelque temps, de sorte qu'il n'est pas facile de se rappeler...

— Qu'est-ce que c'est que ce Charles Smith, qui donne Chicago comme lieu d'origine ? demanda le juré qui examinait, en ce moment, le registre.

M. Symonds s'approcha pour regarder par-dessus l'épaule du questionneur.

— Smith ?... Smith ?... Ah oui ! le monsieur qui est venu hier... Il doit être à l'hôtel.

Un léger incident qui se produisit du côté de la porte du vestibule interrompit un instant la séance. L'homme trapu en qui M. Byrd avait deviné un collègue, ayant tiré son mouchoir de sa poche, le petit carré de toile lui échappa des mains pour aller tomber tout près du chapeau du personnage à la bague. En se précipitant pour le ramasser, il eut la maladresse — c'est du moins ce qui sembla aux spectateurs amusés de ce petit intermède — de buter contre le chapeau en question, qu'il envoya rouler à deux pas plus loin, de sorte que le mouchoir qu'il contenait alla rejoindre sur le parquet celui qui s'y trouvait déjà.

M. Byrd n'eut aucune difficulté à comprendre le but de cette manœuvre, aussi ne fut-il pas étonné de voir son collègue examiner attentivement les deux mouchoirs, avant d'en remettre un, avec force excuses, au propriétaire du chapeau. La tournure que prenaient les questions du coroner le confirma, au reste, dans son idée.

— Pourquoi, M. Symonds, avez-vous l'air, si embarrassé, en parlant de ce voyageur, arrivé d'hier ?

— C'est parce que... monsieur le coroner... c'était la seconde fois qu'il venait, bien que son nom ne figure qu'une seule fois sur le registre.

— Quand donc était-il venu déjà ?

— Mardi dernier, déclara l'hôtelier, se rendant compte que rien ne servait de tergiverser.

— Le jour du meurtre ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous m'expliquer, alors, pourquoi son nom n'a pas été inscrit ce jour-là ?

— C'est qu'il n'a pas retenu de chambre, mardi matin. Il est seulement venu au bar, prendre une consommation.

\* Voir les numéros 193 à 200.

— Mais vous saviez qu'il était là ? Vous lui avez parlé ?

— Il m'a demandé une adresse que je lui ai donnée.

— Quelle adresse ?

— Celle de Mme Clemmens, monsieur. Enfin la lumière allait donc apparaître ! Un visible soulagement anima les visages.

— Ce M. Smith vous a demandé, dites-vous, l'adresse de Mme Clemmens, reprit le coroner. A quelle heure cela se passait-il ?

— A onze heures et demie du matin, monsieur.

L'heure fatidique !

— Ensuite il vous a quitté ?

— Oui, monsieur. Je ne l'ai revu qu'hier soir à l'heure du coucher. Il était dans le bar et je lui ai demandé s'il avait retenu sa chambre. Il m'a répondu que oui et nous sommes montés aussitôt.

— Vous ne lui avez pas parlé de l'assassinat ?

— J'y ai bien risqué une allusion, monsieur, car j'étais curieux de savoir ce qu'il avait été faire chez Mme Clemmens, mais il n'a pas eu l'air de m'entendre, de sorte que je n'ai pas insisté.

— Quel genre d'homme est-ce que ce M. Smith ?

— Très comme il faut, monsieur. Jamais il ne me serait venu l'idée d'entretenir des soupçons à son égard.

Le Dr Tradwell lança au témoin un regard quelque peu sévère.

— Qui est-ce qui vous parle de soupçons ? fit-il sèchement. Vous disiez, je crois, que M. Smith est toujours à l'hôtel ?

— Il y était, tout au moins, à l'heure du déjeuner.

— Il sera bon d'interroger ce monsieur, dit le coroner.

— Brigadier Tomkins, allez voir s'il est encore à l'hôtel.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire, monsieur, s'écria, sur ces entrefaites, le policier de New-York, en posant sa main sur le bras du personnage qui intriguait depuis si longtemps M. Byrd. Nous avons ici un témoin que vous jugerez sans doute plus précieux, monsieur le coroner.

A ces mots l'individu en question, l'homme au journal que M. Byrd avait vu la veille au soir dans le bar de l'hôtel, fit un pas en avant.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il à son voisin, d'une voix qui tremblait de colère ou de terreur.

Au lieu de répondre, le policier lança au coroner un regard significatif qui eut pour effet de lui faire demander à l'hôtelier :

— Connaissez-vous ce monsieur ?

— C'est M. Charles Smith.

De sa place devant la fenêtre, M. Byrd vit nettement la rougeur qui, à ces paroles, colora un instant le visage et le cou du nouveau venu.

— Je crois qu'il y a erreur, monsieur le coroner, reprit le policier. Je serais disposé plutôt à désigner monsieur par le nom de Gouverneur Hildreth.

Le visage de M. Smith devint instantanément aussi livide qu'il avait été rouge auparavant.

Les Faits-Divers  
de la Semaine  
(Suite).

**CHUTE MORTELLE.** — Un propriétaire de la Garenne-Malonic revenait du Pouget, quand en arrivant à 500 mètres de cette localité et dans une descente rapide, il heurta un piéton qui traversait la route. Le bicycliste roula à terre et resta étendu sans connaissance.

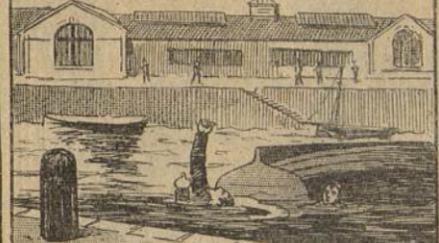
Transporté chez lui, il reçut des soins pressés, mais il succombait dans la nuit sans avoir repris connaissance.

La victime était âgée de trente-cinq ans, mariée et père d'un enfant de onze ans.

VIGEOIS.

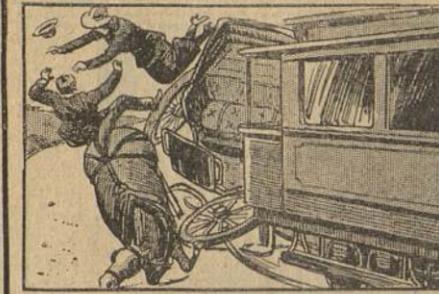
**DRAME DANS UN CAFE.** — Dans la salle de patinage d'un café, un garçon limonadier, âgé de 26 ans, a tiré plusieurs coups de revolver sur la fille du propriétaire de l'établissement, et l'a blessée grièvement.

TOULOUSE.



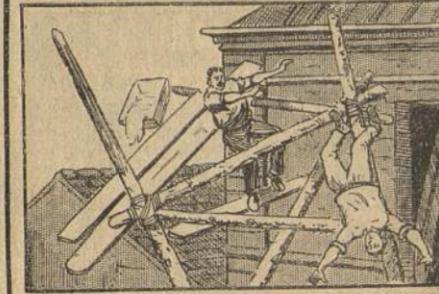
**DOUBLE NOYADE.** — En revenant d'une promenade en barque sur la Garonne, deux jeunes gens de 19 et de 14 ans voulurent gagner la terre dans un bassin de radoub des docks. Un mouvement malheureux de l'un d'eux fit chavirer l'embarcation, et ils tombèrent à l'eau. Tous deux se noyèrent.

BORDEAUX.



**VOITURE TAMPONNÉE.** — Deux époux rentraient chez eux en voiture. A un tournant de la route, le véhicule fut violemment tamponné par un tramway. La voiture fut réduite en miettes et les deux époux furent projetés à quinze mètres en avant. La femme a été tuée sur le coup ; le mari est dans un état désespéré.

MONTAUBAN.



**L'ÉCHAFAUDAGE SE ROMPT.** — Sur un échafaudage, à 20 mètres de hauteur, deux ouvriers travaillaient. Soudain, l'échafaudage s'effondra, entraînant les deux infortunés. L'un a une fracture de l'os frontal et se plaint de douleurs internes ; l'autre a une fracture de la base du crâne.

BORDEAUX.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

UN FILM RÉVÉLATEUR

Voir un monsieur aux pieds de sa femme, est une surprise toujours désagréable, mais le voir dans les circonstances où l'a vu le prévenu sans pouvoir tirer vengeance du larron de son honneur, voilà qui est doublement fâcheux !

Et être traduit en police correctionnelle, par-dessus le marché, n'est-ce pas là le comble de la malchance ?

C'est bien le cas de le dire, ce sont les battus qui paient.

LE PRÉSIDENT, au prévenu. — Votre nom ?

LE PRÉVENU. — Isidore Varfer... Mais je voulais vous dire... maintenant tout est arrangé, on s'est expliqué après...

LE PRÉSIDENT. — Vous auriez dû commencer par là, vous ne seriez pas ici.

La parole est au plaignant.

LE PLAIGNANT. — Je suis, directeur d'un cinéma, mes petites affaires ne vont pas mal... a y pas d'excès, enfin ça boulotte... Je donnais, ce soir-là un film à sensations : « Les bois des environs de Paris par un beau jour d'été »...

« Mon film se déroulait suivant les règles de l'art, à la grande satisfaction du public...

lorsqu'un spectateur s'élança comme un fou dans la cabine d'où je dirigeais les opérations, arrache le film et me rosse, que j'en ai eu une incapacité de secouer mon bras pendant huit jours.

« Ce spectateur inconnu (designant le prévenu) c'était cet homme ! »

LE PRÉVENU. — Vous allez comprendre le pourquoi de ce mouvement un peu nerveux, je l'avoue.

« J'étais entré par hasard au cinéma, n'ayant rien de mieux à faire... »

« Je regardais attentivement le spectacle qui se déroulait sur l'écran, et je risais comme tout le monde, il y avait là des couples d'amoureux très drôles... des culbutes comiques... »

« Mais bientôt la fureur fit chez moi place à l'hilarité !... »

« Qu'est-ce que je venais de voir là, sur l'écran ?... »

« Ma femme ! ma propre femme assise sur l'herbe, un individu à ses pieds !... »

« Mon sang ne fit qu'un tour, je me précipitai comme un fou et je houspillai un peu, c'est vrai, le directeur qui regardait bêtement son film se dérouler. »

« Il faut vous dire que j'avais déjà des soupçons au sujet de la fidélité d'Héloïse, ma femme. »

« Depuis quelque temps, elle faisait des dépenses inusitées et je me frappais souvent le front en me demandant avec anxiété : « D'où vient l'argent ? » »

LE PRÉSIDENT. — Cela n'était pas une raison pour battre le directeur du cinéma, qui n'était pour rien dans votre infortune conjugale... Son appareil photographique n'avait fait qu'enregistrer ce qui se trouvait devant l'objectif.

LE PRÉVENU. — Je le sais ; du reste, tout est expliqué.

LE PLAIGNANT. — Vous savez maintenant d'où venait l'argent ?...

LE PRÉVENU. — Oui !... Héloïse est un ange !... je l'outrageais de mes injustes soupçons !... Ah ! je regrette bien à présent tout ce que j'ai fait... je sais maintenant que cette tendre femme, pour se procurer de l'argent, faisait, à mon insu, partie de la troupe cinématographique chargée de jouer les scènes que le cinéma reproduisait. Ce jeune homme à ses pieds, c'était de la comédie !

« Ils jouaient tous pour le cinéma ! »

(Le plaignant se cache la figure pour rire à son aise.)

« C'est du reste un bien bon jeune homme... j'ai pu l'apprécier depuis que j'ai fait sa connaissance... Nous sommes devenus des inséparables... Il ne quitte plus la maison ! »

Le directeur du cinéma réclame 2 000 francs pour la destruction de son film.

Isidore Varfer est condamné à un mois de prison avec sursis et cinquante francs de dommages-intérêts.

Il s'en va radieux, au bras du bon jeune homme qui l'attendait à la sortie.

Jules DEMOLLIENS.

MARIÉE SANS LE SAVOIR

Au moment où le maire de Béziers allait unir deux fiancés, la jeune fille aperçut que le magistrat municipal lui attribuait une date de naissance et des parents qui n'étaient pas les siens. Elle en fit la remarque, ce qui provoqua une enquête immédiate à l'état civil, et l'on découvrit que la jeune fille était déjà mariée en Algérie ! Stupéfaction de la jeune fille qui n'avait jamais quitté Béziers, fut-ce vingt-quatre heures. Ahurissement des gens de la noce, qui croient rêver !

Enfin on éclaircit le mystère. Il y a deux ans, une jeune fille, résidant en Algérie et portant exactement les mêmes nom et prénoms que la fiancée actuelle, demanda à la mairie de Béziers, son pays natal, les papiers nécessaires à son mariage. Le bureau de l'état civil lui envoya ceux de son homonyme, de sorte que cette dernière, grâce à cette erreur officielle, se trouve être légalement mariée depuis deux ans sans le savoir à un homme qu'elle n'a jamais vu, et que la mariée algérienne, tout en ayant depuis longtemps consommé l'hymen, se trouve, au regard de la loi, être une jeune fille.

Ajoutons que d'actives démarches sont faites au Parquet pour faire cesser cet imbroglio.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

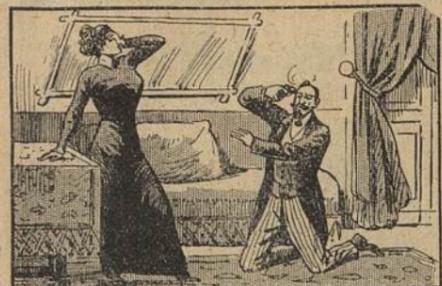
**DRAME DE LA MISÈRE.** — Deux jeunes gens, un ouvrier et une jeune fille, étaient arrivés à Paris, pleins d'espérance ; mais la misère vint vite régner au logis. L'autre soir, ils regagnèrent leur chambre, et, soudain, quatre détonations retentirent.

Le domestique de l'hôtel, la patronne, des locataires s'empressèrent. On ouvrit la porte qui n'avait pas été fermée de l'intérieur et l'on aperçut, gisant inanimés sur la descente de lit, les deux jeunes gens, la poitrine en sang.

Un médecin fut appelé et vint en toute hâte. Mais il ne put que constater le décès de la jeune fille, qui avait reçu trois balles dans la région du cœur.

L'ouvrier respirait encore. Il portait une seule blessure au-dessous de la clavicle gauche.

Après un pansement sommaire, il fut transporté à l'hôpital Saint-Antoine.



**CHAGRIN D'AMOUR.** — Persuadé que sa maîtresse, une femme mariée, voulait le quitter, un ingénieur, âgé de 37 ans, avait maintes fois manifesté l'intention de se suicider. L'autre jour, il se mit à genoux devant la jeune femme, appuya sur la tempe le canon d'un revolver, et fit feu. Il succomba quelques heures plus tard.

PARIS.



**LUNE DE MIEL TRAGIQUE.** — Mariée depuis huit jours, mais profondément neurasthénique, une jeune femme profita de l'absence de son mari pour se jeter par la fenêtre de son appartement situé au quatrième étage d'un immeuble de la rue J.-J.-Rousseau. La pauvre femme se brisa la tête sur le trottoir.

PARIS.



**TOMBÉE DE TRAMWAY.** — Au moment où une femme montait place de la Bastille, sur l'impériale du tramway de Saint-Ouen, le tramway partit. Le choc fit perdre l'équilibre à la malheureuse femme qui s'abattit sur la chaussée et se tua sur le coup.

PARIS.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? demanda-t-il en regardant le détective de haut en bas. Je ne pense pas avoir l'honneur de vous connaître.

— C'est possible, répondit l'autre avec le plus grand flegme, mais il se trouve que j'ai pu lire les initiales brodées sur votre mouchoir, que voici.

Tout en parlant, il tira de sa poche un mouchoir qu'il présenta au coroner.

— C'est bien ! fit M. Smith en jetant au policier un coup d'œil dédaigneux. Puis, levant la tête en une attitude hautaine, il s'avança vers le bureau du coroner en disant d'une voix ferme :

— Je suis en effet M. Gouverneur Hildreth. Quel est votre bon plaisir ?

### CHAPITRE IX

M. GOUVERNEUR HILDRETH.

Au milieu du brouhaha qui s'ensuivit, le Dr Tradwell eut quelque mal à se faire entendre. Comme tout le monde, d'ailleurs, il était surpris de la tournure que prenaient les événements.

Les réponses que fit le témoin aux premières questions posées par le coroner, confirmèrent en tout point les renseignements fournis par Mlle Emilie Farman. Ensuite, lorsqu'on lui demanda les raisons qu'il avait pu avoir de venir à Sibley, il déclara qu'il avait fait le voyage uniquement dans le but de voir Mme Clemmens. Pressé par le magistrat, il reconnut, non sans manifester une certaine confusion, qu'il avait voulu se rendre compte si la défunte était vraiment aussi robuste et aussi bien portante qu'on le lui avait donné à entendre. Il se trouvait, dit-il, dans une situation pécuniaire tellement difficile, qu'il n'avait pu s'empêcher de songer à certaines éventualités qu'il aurait eu honte d'envisager en temps ordinaire.

— Vous avez vu Mme Clemmens ? demanda le coroner, poursuivant son interrogatoire.

— Oui, monsieur.

— Quand cela ?

— Mardi dernier, vers midi.

Le témoin lança cette réponse d'un air de bravade presque farouche. Un silence de mort régna dans la salle.

— Vous reconnaissez donc vous être trouvé dans la maison de la victime quelques instants avant sa mort ?

— Parfaitement, répondit M. Hildreth sans hésitation aucune.

Se penchant vers le témoin, le coroner lui demanda avec une gravité croissante :

— Pour gagner la demeure de Mme Clemmens, vous avez dû prendre par l'impasse, je suppose. Vous n'avez vu personne aux abords de la maison ?

— Non, monsieur.

— Combien de temps êtes-vous resté chez la défunte et que s'est-il passé au cours de votre entretien avec elle ?

— Je lui ai causé pendant dix minutes peut-être. Tout ce qui a résulté de notre conversation, c'est que Mme Clemmens jouissait d'une excellente santé et qu'elle était parfaitement capable de nous enterrer jusqu'au dernier, répondit le témoin d'un air sombre, presque haineux.

En présence d'un tel cynisme, un frisson d'horreur parcourut l'auditoire.

— Mme Clemmens savait-elle qui vous étiez, insista le coroner ? Dans quels termes vous êtes-vous quittés ?

Les joues de M. Hildreth brûlaient, son regard semblait défier magistrat et jury. Pourtant M. Byrd eut l'impression d'avoir devant lui un homme honteux de s'avouer coupable d'une bassesse, plutôt qu'un criminel poussé dans ses derniers retranchements.

— Mme Clemmens était évidemment une femme très vive, fit le témoin d'une voix contrainte. Il est possible qu'elle se soit emportée

à plusieurs reprises. Je m'étais donné pour le représentant d'une maison de spécialités pharmaceutiques, sur quoi elle m'a déclaré qu'elle n'avait aucune maladie, qu'elle abominait les drogues et que s'il n'y avait qu'elle au monde pour en acheter, les pharmaciens n'auraient qu'à fermer boutique. Enfin elle m'a montré la porte sans plus de cérémonie. Je ne me souviens pas qu'il se soit passé autre chose entre nous.

Toute cette réponse avait été faite sur un ton assez ferme, mais à un certain frémissement des lèvres de M. Hildreth, un observateur attentif comme l'était M. Byrd ne pouvait manquer de s'apercevoir qu'il redoutait la question suivante, attendue d'ailleurs avec une émotion presque égale par les divers membres de l'auditoire.

Il apparut bientôt que le coroner entendait mener son interrogatoire d'une façon moins directe qu'on ne le pensait. Reprenant sa voix ordinaire il poursuivit :

— Vous avez déclaré n'avoir aperçu personne en venant. En a-t-il été de même au retour ?

— Oui, monsieur... Il me semble... je ne me rappelle pas très bien, je marchais les yeux baissés, répondit le témoin avec un certain embarras.

— En débouchant dans la grande rue, de quel côté vous êtes-vous dirigé ?

— Vers la gare.

— Ah !

— Je voulais quitter la ville aussi vite que possible, j'en étais excédé.

— Où vouliez-vous aller ?

— A New-York, où j'avais laissé mes bagages.

— Alors vous avez pris l'express de midi cinq ?

— Oui, monsieur.

— Vous ne vous êtes pas arrêté en chemin ?

— Non, monsieur, j'ai été directement à la gare.

— Vous avez pris un billet ?

— Non, monsieur, j'avais un coupon de retour.

— Le train était-il en gare, quand vous êtes arrivé ?

M. Hildreth ne répondit pas. Il était évidemment déconcerté par ce feu roulant de questions qui se succédaient sans relâche.

Le coroner poursuivit aussitôt son avantage.

— Oui ou non, M. Hildreth, le train était-il en gare quand vous êtes arrivé ?

— Je ne vois pas très bien quelle importance cela peut avoir, répliqua le témoin d'un ton impatient, mais devant votre insistance, monsieur, je vous dirai qu'il était déjà en mouvement et que si j'ai réussi à ne pas le manquer, ce n'a été qu'au prix d'une gymnastique assez dangereuse.

Le Dr Tradwell, sans relever l'impertinence du début, se contenta de cette réponse et passa aussitôt à une question d'ordre différent.

— M. Hildreth, dit-il, vous comprendrez l'importance qui s'attache à votre déposition, si vous voulez bien songer un instant que vous êtes la seule personne qui reconnaisse être entrée chez la défunte pendant la demi-heure qui a précédé le crime. Veuillez donc rassembler vos souvenirs, avant de répondre à la question que je vais vous poser. A votre avis, Mme Clemmens se trouvait-elle seule au moment de votre visite, ou bien auriez-vous lieu de croire à la présence de quelque autre personne dans la maison ?

— Je ne dis pas qu'il n'ait pu y avoir quelqu'un, mais je n'ai vu ni entendu personne. Il m'a semblé que nous étions seuls.

La franchise de cette réponse produisit une bonne impression sur l'assistance, mais la rougeur subite qui se répandit sur les traits du témoin, lorsqu'il se rendit compte de ce que son aveu avait de compromettant pour lui, amena aussitôt un revirement d'opinion ; ce que voyant, M. Hildreth se raidit de nouveau dans une attitude de défi.

(La suite au prochain numéro.)

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**A COUPS DE BOUTEILLE.** — Au cours d'une discussion qui avait éclaté dans un débit de vins, un Arabe s'empara d'une bouteille et en frappa sauvagement à la tête ses adversaires, deux terrassiers.

On eut toutes les peines du monde à arracher à l'énergumène ses victimes qui ont été transportées à l'hôpital de Meulan.

Quant au farouche Arabe, il a été arrêté par la gendarmerie et écroué à la prison de Versailles.

LES MUREAUX.

**AFFREUX ACCIDENT.** — Un mécanicien rangeait le tiroir d'un meuble dans lequel étaient placés de nombreux papiers et un revolver ; son fils, un bambin de quatre ans, s'empara du revolver et sans savoir, pressa la détente.

Le pauvre petit tomba foudroyé : le projectile lui avait traversé le crâne.

COURBEVOIE.



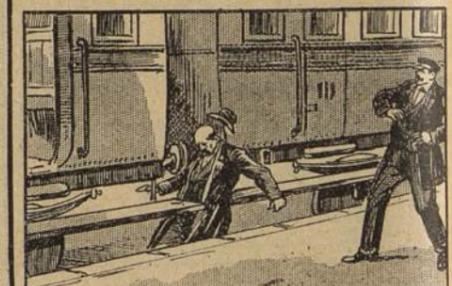
**UNE BLESSURE MORTELLE.** — Des agents découvrirent pendant la nuit, un individu empalé sur la pointe d'une grille clôturant une propriété. Le malheureux, gravement blessé au ventre, avait voulu franchir la clôture pour aller voir un ami. Transporté à l'hôpital, il y succomba.

NEUILLY-SUR-SEINE.



**LA MORT DU BLEU.** — Incorporé dans les dragons, malgré la peur qu'il avait des chevaux, un jeune soldat, au cours d'une manœuvre, tomba de cheval, tout droit sur les talons et se brisa la colonne vertébrale. Le malheureux concrit est mort à l'hôpital.

FONTAINEBLEAU.



**SERRÉ ENTRE DEUX WAGONS.** — A la gare des Chantiers, un entrepreneur qui, pendant l'arrêt du train, était descendu, laissa tomber un paquet entre deux wagons. Il voulut le ramasser, mais il y eut alors un choc. L'entrepreneur, pris entre les deux wagons, eut le bassin fracturé.

VERSAILLES.

## MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

**ENTREPRENEUR ASSASSIN.** La cour d'assises de Saône-et-Loire a jugé Jean-Baptiste Aubeneau, trent-deux ans, né à Lhomaize (Vienne), entrepreneur de maçonnerie à Ratenelle (Saône-et-Loire) qui, le 6 avril 1912, tua et noya Mme veuve Ceyssel, âgée de soixante-dix ans, rentière, sa voisine.

Aubeneau était un entrepreneur aisé, respecté et considéré. Il avait une réputation d'honnêteté parfaite. Comment devint-il assassin ?

Un jour, en construisant un bâtiment pour Mme Veuve Ceyssel, qui passait pour avoir une fortune de 250 000 francs, la rentière déclara à l'entrepreneur qu'elle avait dans son coffre environ 80 000 francs. A partir de ce moment, Aubeneau eut l'idée du crime. Il voulait acheter une nouvelle automobile, il voulait aussi paraître un homme considérable et vivre la grande vie sans toucher aux capitaux qu'il avait déposés dans les banques. Il tua pour s'emparer des 80 000 francs.

Aujourd'hui il pleure, se lamente, demande pitié et dit qu'il est devenu assassin dans un moment de folie.

Tous les témoins sont unanimes à dire que

c'est l'ambition et l'orgueil qui ont perdu Aubeneau.

Le procureur de la République, M. Perin, demande la peine de mort contre l'accusé, qui tua par vanité, par cupidité.

M<sup>e</sup> Richard, sénateur, maire de Châlons-sur-Saône, plaide la folie passagère et demande au jury d'éviter le châtiement suprême à Aubeneau dont le passé est exemplaire.

Reconnu coupable, Aubeneau est condamné à vingt ans de travaux forcés.

**UN JURY SÉVÈRE.** — Devant les assises de la Somme s'est déroulé l'épilogue d'un drame passionnel qui, le 22 juillet dernier, ensanguanta le cirque Despard-Plège, alors en séjour à Amiens.

Un palefrenier du cirque, George Coltea, vingt-cinq ans, sujet roumain, soupçonnait sa maîtresse, une belle Hollandaise, Lumina de Way, de le tromper avec un domestique de dompteur, un Canadien du nom de Nerwey, et les surprit tous deux en conversation dans une roulotte. Il tira son revolver et fit feu sur sa maîtresse. Courageusement Nerwey, qui, croit-on, n'était pas l'amant de Lumina, s'interposa et fut tué net. Trois autres coups de

feu blessèrent la jeune femme, maintenant rétablie.

Un avocat du barreau d'Amiens, M<sup>e</sup> Jourdain, plaïda avec chaleur et éloquence l'acquiescement, que tout faisait présager.

On ne fut pas peu surpris de voir le jury rapporter un verdict implacable, sans circonstances atténuantes, que le public accueillit par des protestations. Fort heureusement, la cour n'avait pas posé la question de préméditation, qui entraînait la mort. Elle prononça la peine des travaux forcés à perpétuité et le président, M. le conseiller Labordette, après avoir fait remarquer que la cour, en raison du verdict, ne pouvait pas prononcer une peine moins rigoureuse, exhorta Coltea à espérer dans la clémence présidentielle. Ce fut l'avocat général lui-même qui prit l'initiative d'un recours en grâce.

Cette décision si rigoureuse est commentée avec passion, surtout venant après celle de la veille, qui a absous un meurtrier dont le crime n'avait rien de passionnel et contre lequel s'élevaient des charges accablantes, parce que ce meurtrier est sourd-muet.

### A L'ÉTRANGER

**LE COMLOT ESPAGNOL.** — Le conseiller municipal radical Ramon Folch a comparu

devant le conseil de guerre sous l'inculpation de complicité dans les événements de juillet 1909. Le tribunal a rendu son jugement dans la soirée : M. Folch a été condamné à mort.

**CONDAMNATION DU LIEUTENANT DE POLICE BECKER.** — Le lieutenant de police Charles Becker, accusé d'avoir été l'instigateur de l'assassinat, le 6 juillet dernier, du ténancier de maison de jeu, Herman Rosenthal, qui se proposait de faire des révélations sur les agissements policiers, a été reconnu coupable au premier degré. Ce verdict entraîne la peine de mort. Le lieutenant Becker sera donc électrocuté à la prison de Sing-Sing, si le pourvoi formulé par son défenseur est rejeté par la Haute-Cour.

Pendant que son avocat prépare sa défense en appel, Becker est autorisé à rester à la prison de Tombs.

Mme Becker s'évanouit en entendant prononcer la condamnation de son mari. Becker, avec la stupéfiante impassibilité qu'il a conservée depuis le début, n'a pas bronché et a déclaré qu'il était sûr de ne pas être condamné par la Haute-Cour.

Tous les journaux de New-York se félicitent de ce verdict, qui marque un premier pas vers l'assainissement de la police et de l'administration tout entière de la ville.

Les procès des quatre assassins qui ont été poussés au meurtre vont commencer presque immédiatement.

En ce  
duit par  
taient le  
Germa  
à contref  
sourdeme  
Elle e  
vérité,  
fiante da  
depuis c  
— Mo  
me lever  
— Y  
— Ou  
« Ma  
c'est lui  
blessé.  
« Oh  
je le sau  
« Allo  
Bobin  
douceme  
ment le  
Germa  
reconnai  
une affe  
Sa p  
l'empêch  
Elle vou  
sans pr  
— J  
prince.  
— Vo  
interron  
d'ain en  
joues ro  
— Ma  
— Vo  
le verrez  
— To  
— Ne  
panseme  
— Vo  
— Su  
promets  
« Du  
instamm  
faire est  
un mom  
— M  
moi, d'  
— Vo  
que je  
raison o  
— M  
— Ve  
ce pas ?  
— O  
toute r  
— E  
moment  
ne pas v  
« Du  
isolé, n  
« Vo  
deux m  
— ...  
— Je  
resteron  
— M  
— D  
son mal  
Le c  
pouvait  
à propo  
— Il  
— Il  
et con  
un affr  
d'enten  
exécre  
\* Voir

# LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

PREMIÈRE PARTIE

Victime

XXV (Suite.)

En ce moment retentit le bruit produit par les pas de ceux qui transportaient le prince dans sa chambre.

Germaine entendit ces pas frappant à contretemps les parquets et résonnant sourdement malgré les tapis.

Elle eut une vague intuition de la vérité, voulut tout savoir, et, confiante dans ses forces peu à peu revenues depuis quelques jours, dit à Bobino : — Mon ami, retirez-vous, je veux me lever.

— Y pensez-vous, Germaine ?

— Oui ! je vous le répète, je le veux.

« Ma place est là... près de lui... car c'est lui qu'on amène en ce moment, blessé, mourant, peut-être... »

« Oh ! je le soignerai... je le guérirai, je le sauverai, moi !... »

« Allons, obéissez ! »

Bobino, vaincu, céda. Il ouvrait doucement la porte, quand subitement le professeur parut.

Germaine avait pour le savant une reconnaissance infinie et lui portait une affection sans bornes.

Sa présence la rassura, mais ne l'empêcha pas d'accomplir son projet. Elle voulait aller près de son ami, et sans préambule elle dit au médecin :

— J'apprends le malheur arrivé au prince...

— Voyons, mon enfant, calmez-vous, interrompit le professeur, alarmé soudain en voyant ses yeux injectés, ses joues rouges.

— Mais je veux le soigner moi !

— Vous le soignerez, ou plutôt vous le verrez...

— Tout de suite !

— Non, pas tout de suite... après le pansement.

— Vous me le promettez ?

— Sur mon honneur, je vous le promets.

« Du reste, lui aussi, vous demande instamment, et le mieux que j'aie à faire est de vous réunir, au moins pour un moment. »

— Mais je ne veux pas le quitter, moi, d'une minute, ni jour ni nuit...

— Vous ferez, ma chère enfant, ce que je vous conseillerai, ce que la raison ordonnera.

— Mais, pourtant, mon devoir exige...

— Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?...

— Oh ! oui, toute confiance, et aussi toute reconnaissance.

— Eh bien ! vous le verrez à chaque moment, mais à la condition formelle de ne pas vous fatiguer, ni vous ni lui...

« Du reste, il doit être complètement isolé, ne voir que les intimes. »

« Vous aurez pour vous suppléer deux mignonnes gardes-malades. »

— Mes sœurs, monsieur le docteur.

— Je connais leur histoire... elles resteront près de vous.

— Monsieur... un mot, de grâce.

— Dites, mon enfant.

— De quoi souffrez-vous ?... Quel est son mal ?...

Le docteur, voyant que Germaine pouvait apprendre la vérité, ne jugea pas à propos de la lui cacher.

— Il a reçu un coup d'épée.

— Il s'est battu en duel... lui !... et contre qui ? demanda-t-elle avec un affreux serrement de cœur, craignant d'entendre le docteur proférer le nom exécré du comte de Montdieu.

— Le baron de Maltaverne, un mondain que vous ne connaissez pas.

Et Germaine songea, avec sa divination de femme, réellement stupéfiante parfois :

— Peut-être un instrument de ce bandit.

— Ainsi, interrompit le professeur, vous m'obéirez ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! dans une heure, vous verrez le prince.

Le médecin, à ces mots, retourna près du malade et lui fit des recommandations formelles auxquelles celui-ci promit également d'obéir.

Quand cette heure si longue au gré des deux jeunes gens fut enfin écoulée, Germaine, toute pâle, se leva et s'en vint, soutenue par ses deux sœurs, s'asseoir au chevet de Michel.

A l'aspect de celle qu'il aimait si ardemment, une vive rougeur empoigna son visage.

Il voulut lui tendre la main, lui parler...

Mais le médecin, qui avait, et avec raison, voulu assister à l'entrevue, fit un signe impérieux et ajouta :

— Prince Michel, je vous ai interdit un mot, un geste !

« J'ordonne encore, et plus que jamais, l'immobilité la plus complète, le silence le plus absolu. »

« Si vous voulez vivre, obéissez. »

Michel poussa un long soupir et fit signe des yeux qu'il se conformerait à cette prescription, si rigoureuse en effet, mais si essentielle.

Germaine s'assit près de lui, prit doucement sa main et lui dit :

— J'ai voulu présenter sans retard ces enfants à leur bienfaiteur.

«... Elles seront avec moi vos gardes-malades vigilantes, dévouées, aimantes aussi... »

« Oh ! nous vous soignerons !... vous verrez ! »

« Vous m'avez dit que vous aviez perdu vos parents tout jeune... »

« Vous ne savez pas ce que c'est que la vie intime... les soins de femmes... de sœurs... »

« Tout riche que vous êtes, vous ignorez la joie de l'intérieur... le bonheur du foyer, cher grand fou, qui avez éparpillé, au vent de toutes les fantaisies, le meilleur de votre temps et de votre cœur... »

«... Mais nous vous ferons rattraper le temps perdu, n'est-ce pas ? »

Et le blessé, plongé dans cet engourdissement si doux qui suit les grandes convulsions de l'organisme, souriait comme si une mélodie lointaine et exquise arrivait à ses oreilles.

Il lui semblait qu'il goûtait ce demi-sommeil délicieux qui précède le réveil, tant la présence de son amie lui apportait de paix, de calme, de joie intime.

Le professeur intervint, avec son affectueuse autorité.

— Il est entendu, mon enfant, dit-il à Germaine, que vous verrez le prince le plus souvent qu'il sera possible.

« Mais n'oubliez pas que vous êtes vous-même convalescente. »

« Soyez d'une prudence extrême, sinon vous courez au-devant d'une rechute mortelle. »

« C'est compris, n'est-ce pas ? »

— Oui, monsieur... oui, mon cher sauveur.

— Quant au traitement, il est bien simple :

« Un verre de vin de Champagne frappé d'heure en heure. »

Michel sourit.

— Cela vous fait rire, ajouta le professeur, que je prenne pour remède notre boisson nationale... »

« C'est excellent en pareil cas, vous verrez. »

Le professeur à ces mots sortit et alla retrouver son confrère et les témoins qui s'étaient discrètement retirés à l'arrivée de Germaine.

Maurice Vendol et Serge Roxikoff, effrayés et navrés en songeant à cette affreuse blessure, osaient à peine interroger le savant, croyant leur ami perdu sans ressource.

Perrier les rassura.

— Voyez-vous, messieurs, leur dit-il, l'antisepsie, il n'y a que ça.

« Les épées ayant été absolument stérilisées au point de vue de tous les germes malfaisants, la plaie est saine et guérira vraisemblablement sans complications. »

« Peut-être aurons-nous un peu de pleurésie sanguine mais je suis là pour en conjurer les effets... »

« Ainsi, notre ami a certainement quatre-vingts chances pour cent d'en revenir. »

« Mais surtout, qu'il ne s'en doute pas, car il serait capable de commettre des imprudences. »

Stupéfaits et ravis de cette affirmation à laquelle la haute personnalité du professeur donnait une valeur incontestable, les deux jeunes gens remercièrent en leur nom le médecin, et lui demandèrent s'ils pourraient voir leur ami chaque jour.

— Oui, répondit Perrier, mais à la condition formelle de ne pas le faire parler.

« Vos visites seront courtes et vous ne lui raconterez ni les cancans ni les potins du monde. »

« Il lui faut la tranquillité de l'esprit, comme aussi celle du corps. »

« Je viendrai moi-même deux fois par jour. »

Le savant revint près du blessé, vit qu'il n'avait pas de fièvre, pria Germaine de lui faire prendre sa première dose de vin de Champagne, et se retira après avoir encore et plus que jamais recommandé le silence et l'immobilité.

Dès lors, une nouvelle vie commença à l'hôtel Bérésoff.

Ladislas, qui se reprochait toujours et bien à tort, comme on sait, la catastrophe, mit pour ainsi dire l'hôtel en état de siège.

Comme il avait, et depuis longtemps, pleins pouvoirs de son maître, il s'empressa d'abord de congédier toute la valetaille qui ne lui inspirait aucune confiance.

Il songeait, non sans raison, que tout ce monde-là peut s'acheter, et il garda seulement le cocher russe. Maître d'hôtel, valets de chambre, valets de pied reçurent deux mois de gages et séance tenante déménagèrent.

Il ferma toutes les fenêtres du rez-de-chaussée et fit doubler les barres par un serrurier, de façon à empêcher toute tentative d'effraction. Les chiens furent lâchés tous les soirs, et la femelle du dogue empoisonné, lors de la contre-expérience du docteur Sougy, resta attachée dans le vestibule.

Ces précautions prises pour la nuit, il fut convenu que Ladislas et Bobino dormiraient à tour de rôle, et rempliraient auprès du prince les fonctions de gardes-malades intimes.

L'importante question de l'approvisionnement de la citadelle et de ses défenseurs fut aussitôt résolue.

A tour de rôle également, les deux hommes s'en allaient acheter le pain, la viande, les légumes.

Puis, chacun mettant son expérience en commun, on faisait la popote pour soi et entre soi.

On n'avait pas à s'occuper de la nourriture du prince, puisqu'il devait rester à la diète jusqu'à nouvel ordre, et prendre seulement du vin de Champagne additionné, suivant les circonstances, de divers toniques : kola, coca, quinine, etc.

Le cocher russe prit la place du suisse, et reçut l'ordre de ne laisser entrer absolument que le docteur Perrier,

Maurice Vendol et Serge Roxikoff.

Ayant ainsi assuré son maître contre toute nouvelle violence, et évité au tant que faire se pourrait les incursions à main armée, les tentatives d'empoisonnement ou d'enlèvement, le bon moujik attendit, plein de confiance.

Au dehors on ne sut rien, absolument rien de ce qui se passait à l'hôtel Bérésoff. Le duel avait fait un tapage énorme. Les journaux illustrés en avaient publié le dessin.

Les feuilles quotidiennes, de leur côté, avaient raconté le combat par le menu, grâce aux interviews auxquelles se prêtèrent complaisamment les témoins du baron de Maltaverne.

Comme tout s'était passé dans les règles, comme le prince, bien que très grièvement blessé, n'était pas mort, la magistrature n'intervint pas et ne força pas les portes de l'hôtel.

Le lendemain du duel, l'état du prince demeura stationnaire, ce qui était déjà une excellente chose.

En outre, il n'eut pas de fièvre.

Les reporters qui arrivaient par séries se cassèrent invariablement le nez à la loge où trônait le cocher devenu concierge, et qui répondait uniformément en langue russe aux interrogations les plus pressantes.

Le baron de Maltaverne vint très correctement prendre des nouvelles de son adversaire, n'essaya pas, et pour cause, de forcer cette fois la consigne, laissa une carte et envoya chaque jour chercher un bulletin de santé.

Quarante-huit heures se passèrent ainsi et grâce aux soins éclairés du professeur de clinique médicale, grâce au calme absolu qui régnait autour du blessé, grâce aussi à l'ingénieuse tendresse dont il se sentait enveloppé, le prince Bérésoff éprouva un mieux sensible.

Il était toujours faible, mais, chose réellement surprenante, il n'avait pas de fièvre. Cette faiblesse était combattue par le vin de Champagne, puis par quelques doses de teinture de kola qui réellement faisaient merveille.

Il n'y eut même pas, comme le docteur le craignait au début, d'épanchement sanguin dans la plèvre ; bref, cette épouvantable blessure, ce trou qui perçait de part en part une poitrine d'homme, allait en moins de quinze jours guérir sans complications.

Et Germaine, ses deux sœurs, Bobino, le prince Bérésoff, tous ces braves cœurs sur lesquels depuis quelque temps avait si rudement pesé l'adversité, commençaient à reprendre espoir en l'avenir.

XXVI

Le comte de Montdieu subitement disparu, le bandit du grand monde entré dans la peau du bourgeois prosaïque M. Thierry, Mon Oncle pour ces dames, n'avait pas désarmé.

Cette possession criminelle de Germaine, enlevée puis indignement violente, l'avait positivement affolé.

Loin de calmer la passion qui le rongeaient, ce brutal assouvissement l'avait encore exaspérée.

Ayant la jeune fille en son pouvoir, mais ne soupçonnant pas son énergie, il avait cru d'abord qu'il aurait peu à peu raison d'elle en la tenant à sa merci, dans le château ruiné attenau au cabaret du bord de l'eau.

Mais Germaine, préférant la mort à cette vie atroce, ayant réussi à s'échapper, s'était héroïquement jetée à la Seine, plutôt que de retomber aux mains de ses bourreaux.

Sauvée miraculeusement par le prince Bérésoff et son ami le peintre Maurice Vendol, ayant enfin trouvé un protecteur jeune, beau, riche, fort, elle semblait désormais n'avoir plus rien à craindre de son persécuteur.

Mais le comte de Montdieu n'était pas de ceux qui capitulent si facilement.

Plus violemment épris que jamais, touché en plein cœur, torturé par une jalousie féroce, il voulait à tout prix retrouver Germaine, la reprendre, l'avoir à lui, dût-il pour cela entasser crimes sur crimes.

Il lui fallait alors supprimer sans retard l'obstacle principal, le prince Bérésoff.

Disposant d'une puissance d'autant plus redoutable qu'elle était insoup-

\* Voir les numéros 186 à 200.

connée, le bandit qui cachait sous la personnalité mondaine du comte de Montdieu une individualité mystérieuse et terrible ne devait reculer devant aucune extrémité.

Avant de rien entreprendre, il s'empara par ruse des sœurs de Germaine, Berthe et Marie, les séquestra, s'en fit des otages, pensant que Germaine capitulerait dès qu'elle serait privée de son unique appui, le prince Bérésoff.

A cet effet, il tenta, très habilement, de faire empoisonner le prince avec une substance qui ne pardonne pas, et ne le manqua que par un hasard singulier qui fit périr à sa place la bonne et dévouée sœur de charité qui gardait Germaine.

Une seconde tentative n'eut pas plus de succès. Le prince Bérésoff, atteint en pleine poitrine par la balle de Bamboche, fut préservé par son portefeuille qui amortit le projectile et le rendit inoffensif.

Sans perdre un moment, le comte avisa d'un troisième moyen et soudoya ce viveur ruiné, sans préjugés, depuis quelque temps à la côte, le baron de Maltaverne.

Ce dernier fit en conscience tout ce qu'il put, et frappa le prince Bérésoff d'un coup d'épée qui, sans l'expérience du docteur Perrier, eût été rapidement mortel.

Ayant appris que le prince était traversé de part en part, escomptant sa mort qui n'était plus qu'une question d'heures, le comte de Montdieu avait envoyé Bamboche surveiller le cabaret de Liche-à-Mort.

Il se disposait à partir à son tour pour le Val, afin de peser sur l'esprit de Berthe et de Marie, et leur faire écrire une lettre désespérée à Germaine.

Le misérable pensait, non sans apparence de raison, que, voyant le prince agonisant, ses sœurs séquestrées, menacées peut-être dans leur honneur et dans leur vie, Germaine deviendrait plus maniable, et en fin de compte capitulerait.

On peut juger de sa colère quand il vit arriver, rue de Provence, Bamboche la joue balafnée d'un large morceau de taffetas qui bouchait la plaie résultant du tesson reçu pendant la lutte au cabaret.

Bamboche n'était pas rassuré. Il avait cette attitude humble, affaissée, particulière au chien qui craint une correction et, comme on dit familièrement, n'en menait pas large.

Le comte le fit asseoir et, avec un calme qui diminuait la pâleur de ses traits, lui dit :

— Parle sans crainte.  
— C'est que ça va mal, répondit avec effort le jeune gredin.  
— Raison de plus pour tout me dire et ne me rien cacher.  
— Eh bien ! patron, les sœurs de Germaine sont parties !

Le comte pâlit encore s'il est possible et ajouta :

— Mes otages ! nous sommes battus, mon pauvre Bamboche.  
« Comment cela s'est-il donc passé ?  
« Vous étiez du monde, pourtant, là-bas, et les sacrées gamines étaient bien enfouies dans le souterrain.  
« Tout ça, c'est de la faute à Andréa.  
« C'est elle qui a tout fait ou à peu près...

— Pas possible.  
— Oui ! elle a ouvert le souterrain, assommé aux trois quarts Liche-à-Mort, embroché d'un coup de fourche dans le... bas du dos son amoureux, le pauvre Bras-de-Sandoux, et travaillé mieux que bien des hommes.

— Mais toi ?... les gars du cabaret ?... que faisiez-vous donc ?  
— De notre mieux.

« Mais il y avait là deux gaillards résolus et armés solidement : l'un, Mauguin le pêcheur, et l'autre, un freluquet que je ne connais pas... mais certainement envoyé par le prince, comme moi par vous, pour surveiller la place.

« Mon freluquet, pas manchot, m'a esquinaté à coups de savate, a décousu d'une hanche à l'autre un des copains, et enfin, aidé par cette rosse d'Andréa, nous a enlevé les gamines.

« Elles doivent être maintenant à l'hôtel Bérésoff.

« C'est tout, sauf détails insignifiants.

Bamboche, qui s'attendait à une

rude sermon, fut tout étonné de voir le comte garder le silence et réfléchir quelques minutes, les yeux baissés.

Le coquin tremblait dans sa peau et se disait :

— Que diable va-t-il faire de moi ?  
— Ne crains rien, mon garçon, lui dit le comte ou, si l'on aime mieux, monsieur Thierry.

« Je sais que tu as fait pour le mieux, et, loin de t'en vouloir, je te récompenserai comme si tu avais réussi.

« Que veux-tu, on ne gagne pas toutes les parties, même quand on a les plus beaux atouts en main.

« Il ne manquerait plus maintenant que ce Russe de malheur en réchappât.

« Bah ! tout est possible.  
— Mais alors, patron, que faire ?  
— Attendre les événements et les diriger intelligemment au mieux de nos intérêts.

« Bamboche !  
— Patron ?

— Je trouve ça tout naturel, et je t'aiderai à l'assouvir.

« Vrai Dieu ! gamin, tu me plais.

« Tu es malin comme un singe, dépravé comme une maison de correction, intelligent jusqu'au bout des ongles, et pas vilain garçon du tout...

« Aidé par moi, tu réussiras, je t'en réponds.

« Tu seras mon bras droit, et quand je me retirerai des affaires, tu prendras ma succession.

— Vous me comblez !  
« Et, en attendant, vos ordres sont ?...  
— De ne pas bouger ; et, comme je viens de te le dire, laisser venir les événements.

— Quoi ! vous ne voulez même pas vous venger du pêcheur Mauguin, d'Andréa la Rosse, qui nous ont fait échouer ?  
— Ce serait, en ce moment, le comble de la bêtise.

« Il faut laisser respirer tout ce monde-

quelques leçons de maquillage, l'apprendre à te « camoufler » en un tour de main.

— A vos ordres, en tout et pour tout, patron.

Pendant que les deux brigands se terraient mystérieusement, préparaient leurs batteries, et soumettaient l'hôtel Bérésoff à une surveillance incessante, dont nul ne se doutait, le prince allait de mieux en mieux.

La plaie guérissait sans aucune complication et avec une rapidité merveilleuse.

L'inquiétante faiblesse des premiers moments avait bientôt disparu devant les toniques si judicieusement administrés par le professeur.

Peu à peu le prince reprenait ses forces. On lui permettait bientôt de parler, de prendre des aliments de plus en plus substantiels.

Isolé dans son hôtel comme s'il eût été à cent lieues de Paris, vivant dans la douce intimité de Germaine, qui ne le quittait plus, éloigné des odieux commérages, des potins ineptes, des méchancetés féroces de ce monde absurde qui l'avait si longtemps absorbé, Michel se sentait naître à une autre vie.

Cette solitude, qui jadis l'éccœurait, lui semblait alors la chose la plus exquise, et il approuvait pleinement la mesure radicale qui, sur l'ordre de Ladislas, faisait ressembler l'hôtel à une citadelle en état de siège.

Sa tranquillité à lui, leur sécurité à tous, étaient ainsi assurées, et ces deux conditions essentielles d'une bonne convalescence accéléraient d'autant sa guérison.

Le douzième jour il commençait à se lever et pouvait faire le tour de son appartement.

Puis, la teinture de kola, les rôtis et les vins généreux aidant, le prince Bérésoff récupéra si lestement une partie de ses forces, que le dix-septième jour il pouvait être considéré comme guéri.

La cicatrisation était d'ailleurs complète.

Cette phase de sa convalescence avait passé comme le plus doux des rêves. Certes, jamais le jeune Russe n'aurait été capable de soupçonner, sans cette catastrophe où il faillit périr, les joies de l'intimité, qui déjà lui faisaient ressentir le bonheur sans mélange de l'existence à deux. Bonheur qui lui semblait jadis la plus décevante des chimères, et qui maintenant lui apparaissait comme l'ultime but de l'existence humaine.

Avec la vigueur et la santé, il avait retrouvé sa belle confiance en l'avenir.

Germaine était guérie, ses deux sœurs étaient sauvées, il était jeune, beau, riche et libre de ses actes, et il était en droit d'espérer que la jeune fille lui serait plus tard attachée par des liens plus doux que ceux de la reconnaissance.

Et il se disait, escomptant par la pensée cet avenir dont il avait si souvent et si longtemps désespéré :

— Oh ! elle m'aimera !

## DEUXIÈME PARTIE

### La Haine

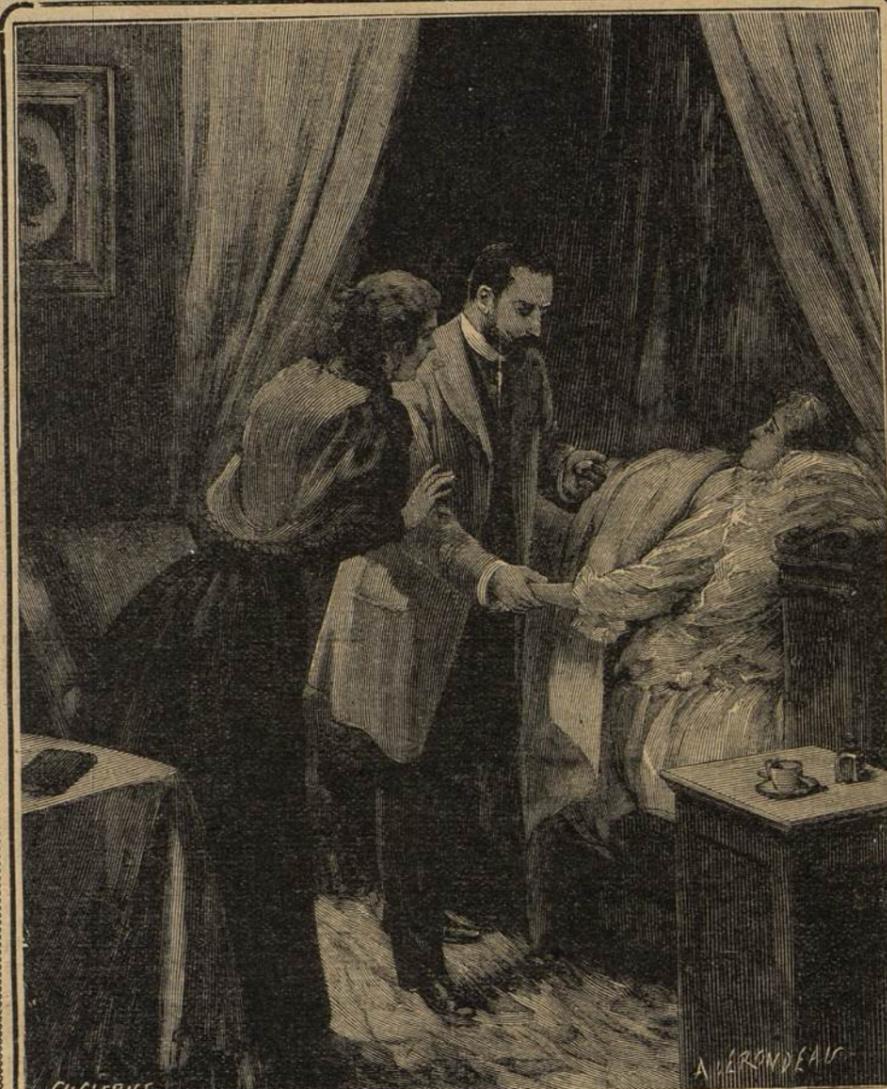
#### I

Vers le milieu de janvier, le prince Bérésoff était complètement rétabli ; mais il lui était resté une certaine faiblesse qu'il fallait combattre par un changement d'air et un climat plus doux que celui de la France en cette saison.

De son côté, Germaine, brisée par tant d'émotions et à peine remise de la terrible maladie qui avait failli la tuer, réclamait de grands soins.

Enfin, Michel ne se sentait pas en sécurité à Paris. La tentative d'empoisonnement dirigée si habilement contre lui, la balle mystérieuse reçue à sa fenêtre, l'acharnement de son adversaire sur le terrain, tout cela formait une série d'événements inexplicables qui pouvaient l'inquiéter encore pour l'avenir.

(La suite au prochain numéro.)



LE SECRET DE GERMAINE. — « Voyons, mon enfant, calmez-vous, » dit le professeur.

— Tu aimes ce monde au milieu duquel je t'ai fait pénétrer un moment ?

— Oh ! oui, dit le gredin, dont les yeux brillèrent et dont le visage reflétait une ardente convoitise.

« Et comme je voudrais mener cette vie... la grande vie !...  
— Ce monde-là n'est pourtant que la caricature du vrai.

« Si les hommes sont les mêmes, les femmes n'existent pas... d'anciennes dindonnières, servantes, bonnes à tout faire, blanchisseuses, institutrices ou cuisinières qui ont réussi... trop bien, et se sont coulées dans ce moule banal jusqu'à l'éccœurément de la cocotte.

« Je te conduirai dans ce monde où il y a la femme, la véritable... tu verras !  
« Elles ne valent pas mieux que les cocottes, et souvent sont pires ; mais elles feront ta fortune et t'amuseront si tu sais m'obéir...

— Oh ! patron... ce que vous dites là me flambe l'intérieur du corps et me fait voir trouble.

— Bah ! tu te blaseras bien vite.  
— Oui, mais en attendant je suis pris de fringale.

là, qui a été rudement houspillé depuis quelque temps.

— Vous m'abandonnez du moins le godelureau qui m'a cabossé à coups de pied, et que je soupçonne d'être l'amoureux de l'aînée des deux sœurs ?

« Il doit être à l'hôtel Bérésoff...  
— Ne l'occupe pas de lui pour l'instant, te dis-je.

« Laisse-les reprendre confiance.  
« Quant à la vengeance, c'est une chose qui ne doit être mangée que froide...

« Tu verras !...  
— Alors, que faut-il faire ?

— Surveiller discrètement les abords de l'hôtel Bérésoff, savoir qui entre, qui sort ; savoir également si le prince va mieux, va plus mal ou meurt, et agir selon les circonstances.

« Maintenant, tu vas habiter ici jusqu'à nouvel ordre.

« Pas pour très longtemps, car je vais t'emmener en voyage.

— Bien loin ?  
— Perds donc l'habitude d'interroger.

« Pour l'instant, je vais te donner

# LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMER

## TROISIÈME PARTIE

### Rose-de-Mai

V (Suite.)\*

Et Delphine, malgré ses quarante-cinq ans bien sonnés, s'en fut légère comme un oiseau.

Oh ! c'est qu'elle avait tant à faire aujourd'hui.

Le matin, Marcel avait exprimé le désir de dîner le soir-même à l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée; et Delphine, ne sachant jamais rien refuser à son mari, avait tout de suite accepté.

Alors elle s'était mise en quatre pour préparer un festin de Balthazar, ignorant que les ordres étaient donnés pour que tout fût prêt à l'heure. Depuis deux jours, Marcel, voulant causer à sa femme une agréable surprise, avait arrêté un cuisinier, un maître d'hôtel et un valet de chambre; et déjà tous trois étaient installés, avenue de la Grande-Armée, dans le magnifique et luxueux hôtel faisant l'admiration de tout le quartier.

Delphine, qui inventait toujours des prétextes pour ne pas aller dans sa nouvelle demeure, ignorait tous ces préparatifs de Marcel; aussi s'occupait-elle de faire un tas de provisions.

Chez le rôtisseur, elle commanda une dinde truffée, acheta un parfait chez le glacier, fit l'acquisition d'une langouste; puis le tout fut emballé dans un grand panier d'osier, avec quelques bouteilles de vieux bourgogne et de champagne.

A cinq heures on attela la tapissière; Delphine et Marcel s'y installèrent.

— Prenez bien garde au panier, criaient Mme Bellanger au cocher, et faites en sorte de ne pas casser les bouteilles.

Enfin, ils partirent. Sur leurs portes, les voisins les regardaient s'éloigner.

— Ils se rendent à leur nouvel hôtel, disaient les uns.

— Ils vont planter la crémaillère, ajoutaient les autres.

— Ils peuvent faire bombance sans courir le risque de se ruiner: ils sont trois ou quatre fois millionnaires.

— C'est le neveu — un veinard — qui un jour palpera toute cette galette.

Et les langues allaient leur train tandis que la tapissière, attelée d'un vieux cheval, se dirigeait lentement — pour ne rien casser — vers l'avenue de la Grande-Armée.

Delphine ne desserrait pas les dents; Delphine ne souriait pas.

Et comme Marcel, éternu, s'impatientait de la voir si sombre, elle lui prit la tête, la regarda longuement dans les yeux et l'embrassa.

— Gros bêta, va; je ne m'ennuie pas du tout et je suis au contraire bien heureuse de dîner ce soir chez nous. D'ailleurs nous ne serons pas seuls: Hervé a promis d'être des nôtres.

— Quelqu'un viendra encore nous surprendre.

— Qui donc ?

— Ne le devines-tu pas ?

— Ton frère ?

— Lui-même; il arrive passer deux jours à Paris.

— Pierre, fit Delphine au cocher, faites attention à ma dinde et à ma langouste...

— Enfin te voilà heureuse! dit Marcel; vraiment ce n'est pas dommage.

— Je fais tout mon possible pour t'être agréable et jamais tu n'es contente. Ton rêve était de toujours rester au Faubourg, de travailler comme par le passé;

— mais songe donc, ma femme, dans notre Faubourg, nous ne pourrions pas manger nos rentes, et quand on a des écus, il faut les faire danser.

Il faut aussi donner aux pauvres, répandre le bien autour de soi; et c'est pourquoi, maintenant que tu n'auras plus à aller ni au bureau ni à la cuisine, tu pourras passer une partie de tes journées à visiter les malheureux.

— Tu as toujours raison, mon bon Marcel.

Mais, malgré tout, Delphine était préoccupée.

— Je voulais te causer une surprise, ma femme.

Mais Delphine, interloquée, n'ose plus maintenant descendre, de crainte de montrer ses jambes à ce valet qui ne la perd pas de vue; — et il faut que Marcel, pour en finir, la prenne dans ses bras et la dépose sur le trottoir.

Là, seulement, Delphine fit meilleure contenance; elle se préoccupa aussitôt du fameux panier qu'un garçon de magasin venait de descendre délicatement.

Aussitôt le valet de chambre accourut.

— Portez ça à la cuisine, fit Marcel, et dites au maître d'hôtel de dresser quatre couverts.

Très bien stylé, sortant de chez le prince de Beaumont-Tracy, le valet de chambre exécuta sans répliquer les ordres de son nouveau maître; et le panier fut descendu à la cuisine, où le maître d'hôtel était occupé à préparer les desserts.

D'un coup d'œil rapide, il inventoria le contenu du précieux panier; puis il appela le chef, absorbé dans la préparation d'une sole.

— Voilà des victuailles dit le maître d'hôtel; pouvez-vous les utiliser ?

— Connais pas ça, grogna le chef en repoussant d'un coup de pied le panier. Nous mangerons ça demain, nous autres: la dinde truffée est excellente à déjeuner. Quant à la langouste... nous nous l'offrirons ce soir même.

Or, pendant que cette petite scène se passait à la cuisine, Delphine, qui voulait

avoir l'œil à tout, s'était rendue à la salle à manger.

Sur la table, des menus, rédigés sur des feuillets de papier dentelle, frappèrent ses regards.

Elle en prit un et lut :

Potage bisque  
Hors-d'œuvre variés  
Saumon de la Loire à la gelée  
Poulardes sautées  
Carré d'agneau sauce Vianey  
Pommes Massenet  
Sorbet à l'orange  
Canards de Nantes à la broche  
Foies gras à la Souvarof  
Salade Rachel  
Pêches à la Melba  
Petits fous glacés

— Ouf ! fit Delphine la sueur au front. Et ma dinde ? et ma langouste ? — Il n'en est pas question dans tout ça ! En voilà des mets, des sauces que je ne connais pas ! Carré d'agneau sauce Vianey... pêches à la Melba... Salade Rachel... ça m'est parfaitement inconnu tout ça !

Et, un peu nerveuse, elle passa dans le petit salon dont en ce moment Marcel admirait les peintures.

— D'où viens-tu donc, Delphine ? — tu as la mine à l'envers.

— Je viens de la salle à manger.

— Ne la trouverais-tu pas de ton goût ?

— Elle est superbe; — du pur Louis XIII,

— Eh bien, alors ?

— Je la trouve trop grande, ta salle à manger, je trouve aussi les menus trop compliqués; je trouve enfin que les domestiques ont trop grand air.

Marcel sourit finement.

— Ne te fâche pas, ma femme. Je t'ai choisi trois serveurs de première marque et ayant fait leurs preuves. Le valet de chambre sort de chez le prince de Beaumont-Tracy; le maître d'hôtel et le chef ont été employés à la Présidence pendant quatre ans.

— Mais alors, Marcel, jamais je n'oserai parler à ces gens-là; puis, moi qui me réjouissais déjà d'avoir ici une belle cuisine, je ne pourrai pas y aller.

— Pour ça, non, ma petite. Tu resteras dans ton salon où, un jour par semaine, tu recevras tes amies, tes connaissances; puis chaque jour, de trois à cinq, tu iras te promener au Bois dans une élégante victoria attelée de deux superbes purs sang que bien des millionnaires t'envieront.

Delphine n'était point convaincue. Dans le silence de cette somptueuse demeure, elle se sentait mal à l'aise, et elle avait presque envie de pleurer.

Marcel ne disait point sa façon de penser; mais déjà lui aussi regrettait le Faubourg, son bureau où sans cesse les employés venaient chercher des ordres.

Toute cette vie active lui laissait des regrets; — néanmoins il voulait faire contre mauvaise fortune bon cœur; et passant son bras sous celui de Delphine, il l'entraîna dans le grand salon et dans le hall, garni de plantes vertes et orné d'œuvres d'art, de tableaux et de statues signés des plus grands noms.

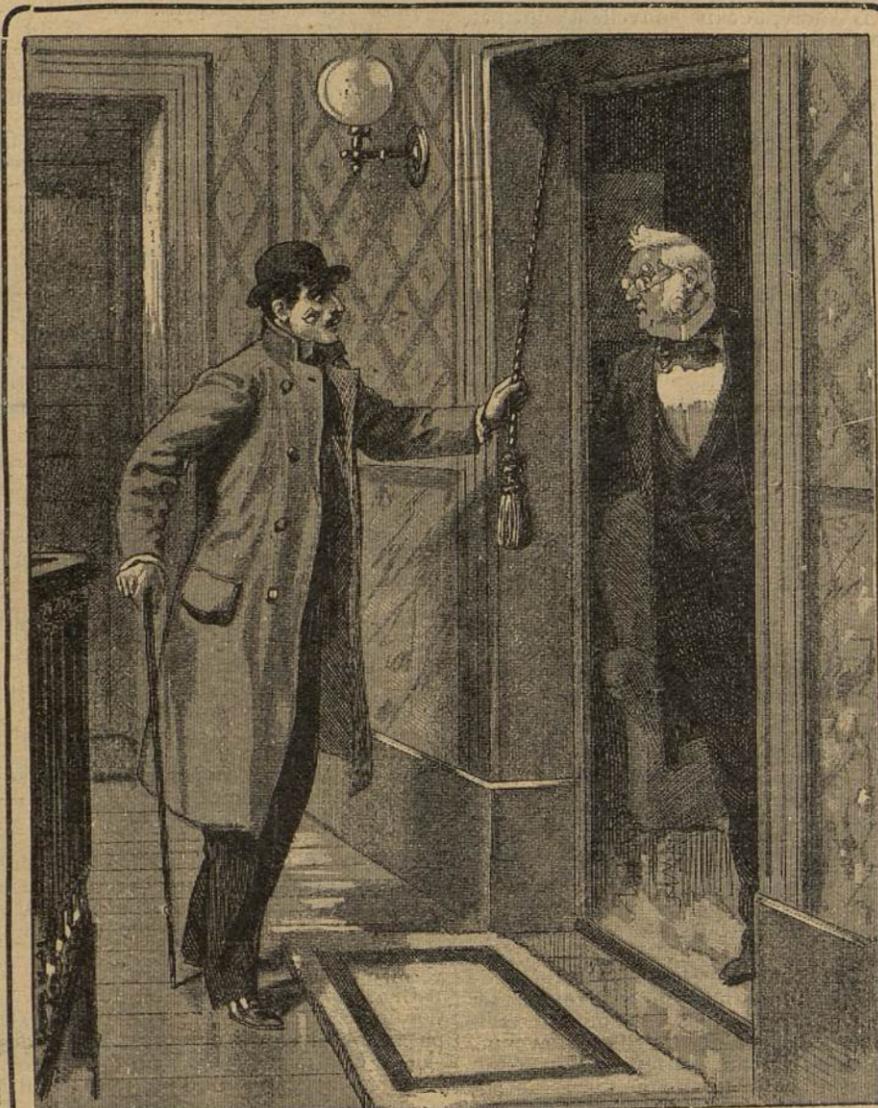
— Tout ça n'est-il pas superbe ? demanda-t-il. C'est tout de même bon d'avoir de l'argent — de l'argent honnêtement gagné, bien entendu — et quand on a trimé ferme toute sa vie, comme nous avons trimé, il est agréable de vivre dans le luxe et de ne se priver de rien.

Ensemble ils parcoururent tout l'hôtel. Marcel n'avait rien négligé. Les meubles rares et précieux, les tentures des Gobelins les plus anciennes et les plus parfaites, les œuvres d'art les plus appréciées, étaient rassemblés dans le ravissant hôtel.

— C'est trop de luxe, Marcel, murmura Delphine.

Il ne répondit pas, mais il entraîna sa femme au premier étage dans leur appartement particulier, dans leur chambre.

Là encore des merveilles. Des meubles



LE SECRET DE GERMAINE. — Bamboche n'était pas rassuré.

cupée. Ce changement complet de vie l'épouvantait; — accoutumée à une existence simple et tranquille, elle ne pouvait se faire à l'idée de voir toutes ses vieilles habitudes bouleversées de fond en comble.

La tapissière continuait toujours, cahin-caha, sa route.

Tout à coup, un cri joyeux poussé par Marcel tira Delphine de ses rêveries.

— Nous y voilà, ma femme...

Certes, elle connaissait bien cet hôtel princier, et de l'avenue elle l'avait admiré maintes fois; — mais jamais encore elle n'avait remarqué les riches tentures, les élégants brise-bise, les stores en point d'Angleterre, toutes les merveilles qu'elle découvrait en ce moment à travers les rideaux.

Marcel descendit le premier.

Delphine allait poser le pied sur le marchepied, quand la porte des hôtels ouvrit, livrant passage à un domestique en livrée bleu et jaune.

— Notre valet de chambre, fit Marcel.

— Comment... comment, ainsi tu as engagé du personnel sans même m'en informer ?...

contenance; elle se préoccupa aussitôt du fameux panier qu'un garçon de magasin venait de descendre délicatement.

Aussitôt le valet de chambre accourut.

— Portez ça à la cuisine, fit Marcel, et dites au maître d'hôtel de dresser quatre couverts.

Très bien stylé, sortant de chez le prince de Beaumont-Tracy, le valet de chambre exécuta sans répliquer les ordres de son nouveau maître; et le panier fut descendu à la cuisine, où le maître d'hôtel était occupé à préparer les desserts.

D'un coup d'œil rapide, il inventoria le contenu du précieux panier; puis il appela le chef, absorbé dans la préparation d'une sole.

— Voilà des victuailles dit le maître d'hôtel; pouvez-vous les utiliser ?

— Connais pas ça, grogna le chef en repoussant d'un coup de pied le panier. Nous mangerons ça demain, nous autres: la dinde truffée est excellente à déjeuner. Quant à la langouste... nous nous l'offrirons ce soir même.

Or, pendant que cette petite scène se passait à la cuisine, Delphine, qui voulait

Louis XVI incrustés d'or et de nacre, des sièges bas recouverts de soie ancienne... Alors cette fois Delphine poussa un cri d'effroi.

Et, désignant le lit, chef-d'œuvre d'élégance et de grâce :  
— Jamais je ne coucherai là dedans, fit-elle.

— Ce lit est historique : il a appartenu à la princesse de Lamballe.

— A la princesse de Lamballe ?...  
— Parfaitement. La veille encore de son arrestation, la malheureuse femme a couché dans ce lit.

Delphine frissonna.  
Elle allait laisser échapper quelques paroles effrayées, quand un coup de timbre se fit entendre.

Presque aussitôt le valet de chambre parut.

— Une visite pour Monsieur et Madame.

— C'est sans doute Hervé, dit Delphine.

— Non, ce n'est pas Hervé, c'est moi, fit une voix mâle.

— Jean !... mon frère ! s'écria Marcel en accourant joyeux.

— Oui, moi, en chair et en os ; mais je n'ai que peu d'heures à vous consacrer : demain je repars pour Toulon.

— Alors tu voyageras avec Hervé.  
— J'y compte bien. En voilà un gamin ; il me demande des permissions coup sur coup... et je parierais bien qu'il y a là dessous quelque amourette.

— C'est de son âge, après tout ; et s'il a laissé son cœur à Paris, rien d'étonnant qu'il cherche à venir ici le plus souvent possible.

— Oh ! certes, je ne lui fais pas un crime de préférer Paris à Toulon.

Après quelques instants de silence, le colonel Bellanger reprit, d'une voix un peu timide :

— As-tu revu Mme Dubreuil ?

— Non ; mais je sais qu'elle demeure toujours aux Saules ; — je sais aussi que le nombre des orphelines et des déclassées recueillies par elle augmente sans cesse.

— Ah ! la noble femme !

— Elle vient de faire construire un nouveau pavillon ; sa charité est inépuisable, comme tu vois.

— Et son mari ?...

— Toujours à peu près dans le même état — elle le soigne si bien...

Un sourire plein d'amertume erra sur les lèvres de Jean.

— Allons, tu vas encore enfourcher ton dada favori, dit Marcel en passant son bras sous celui de son frère. Tu seras donc toujours le même, mon pauvre Jean ? Rien ne te fera donc oublier Micheline et cette petite Gracieuse que tu cherches depuis si longtemps ?

« Il faut cependant en prendre ton parti, et ne plus songer à tout ce passé déjà si lointain. Comment peux-tu encore espérer reconquérir l'amour de Micheline et retrouver un enfant, morte peut-être depuis longtemps... »

L'arrivée d'Hervé interrompit cette conversation.

Une heure après, tous quatre étaient réunis dans la vaste salle à manger.

On plantait la crémaillère ; aussi les vins des meilleurs crus brillaient-ils dans les verres de cristal.

Mais un lourd silence régnait parmi les convives, gênés dans leur causerie par la présence du maître d'hôtel qui, en habit noir, dirigeait le service sans prononcer une parole.

Au dessert seulement il disparut.

Alors Delphine poussa un « ouf » de soulagement.

— Tout ce cérémonial effraie ma femme et l'inquiète, dit Marcel à son frère ; alors comment faire, mon pauvre Jean ?

« J'ai dépensé des sommes considérables pour construire et meubler cet hôtel... et ma femme ne veut pas coucher dans un lit ayant appartenu à une malheureuse princesse guillotinée ! A toute sa nouvelle chambre, si élégante et si luxueuse cependant, elle préfère son vieux lit d'acajou et ses deux poufs garnis de reps bleu. »

— Ah ! certes oui, fit Delphine.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, ma femme. Quand on a de l'argent, il faut le dépenser. Ne compte pas que je vais entasser mes sous dans un bas de laine, comme l'eût peut-être fait, à l'ermitage de Verrey, le grand-père Bellanger, l'aïeul vénéré de notre enfance.

« Moi je vois la vie tout autrement ; — nous avons gagné des millions... eh bien ! il faut les faire danser, ces millions.

Et cependant tous quatre, le soir venu, montèrent dans la tapissière ayant amené Delphine et Marcel, et reprirent le chemin du faubourg Saint-Antoine.

Personne n'avait voulu étreindre la chambre Louis XVI, personne n'avait voulu coucher dans le superbe lit ayant appartenu à la princesse de Lamballe.

Et Delphine fut tout heureuse de retrouver son lit d'acajou et ses deux poufs de reps bleu.

Le lendemain, le colonel et Hervé prenaient ensemble le rapide à destination de Toulon.

## VI

A Plogoff, la vie continuait, routinière et horriblement triste.

Yvonne et Kerven étaient venus s'installer près de Coralie qui, après la fuite de Gaétane et le départ du comte de Kernoël, était tombée très gravement malade.

D'André, aucune nouvelle n'était parvenue ni à Plogoff ni à Quimper.

Puis l'hiver — l'hiver rigoureux de ces contrées — était venu, avec son cortège de vents et de bourrasques de neige.

Yvonne avait maintes fois conseillé à Coralie d'aller habiter le petit hôtel de la rue Saint-François, à Quimper ; mais toujours la comtesse s'était refusée à faire une nouvelle installation.

Près de Blanche, affreusement triste et toujours malade, Coralie passait toutes ses journées.

Chaque trimestre, le vieux notaire de Quimper — Me Cavaillon — faisait à Plogoff une apparition et remettait à la comtesse de Kernoël la pension allouée par André.

Un jour, il vint de meilleure heure que d'habitude. Coralie ne l'attendait point ; aussi fut-elle toute surprise de cette visite.

Néanmoins elle sut ne rien laisser paraître de son émotion.

— Je suis heureuse de vous voir, dit-elle, car aujourd'hui je suis décidée à vous poser une question directe et précise.

— Si je puis y répondre, madame.

— Connaissez-vous l'endroit où s'est réfugié mon mari ?

— Oui, madame.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Depuis trois mois.

— Pouvez-vous me l'indiquer ?

Me Cavaillon hocha la tête.

— J'ai promis, j'ai juré de me taire ; — je ne puis rien dire.

— Même à la comtesse de Kernoël ?

— A elle surtout.

« Mais, reprit le vieux tabellion, je n'ai pas juré de taire les tourments de mon client. »

« Or, le comte de Kernoël s'inquiète de Mlle Gaétane et me supplie de tout tenter pour la retrouver. Quant à moi, je serais heureux de savoir ce qu'elle est devenue, car enfin, madame, il faut régler définitivement cette affaire de succession ; il faut remettre les millions du duc de Flers à la véritable héritière... »

Coralie frissonna ; ses yeux lancèrent des flammes.

Ainsi cet homme ne savait rien, cet homme ignorait le drame terrible des Kernoël ! Comme beaucoup d'autres, il considérait sans doute la fuite de Gaétane comme une fugue de jeunesse dans laquelle seul l'amour était en jeu !

Et, pour lui, Gaétane restait quand même la fille aînée des Kernoël, l'héritière légitime et légale qui, en ce moment, lui donnait tant de soucis !

— Certes, reprit Coralie, votre devoir est de tout tenter pour retrouver cette jeune fille.

— Votre fille, voulez-vous dire, fit Cavaillon surpris d'une telle désinvolture.

— Excusez-moi, monsieur ; voyez-vous, ma colère n'est point encore tombée.

Seule la fuite de Gaétane a fait perdre la tête au comte de Kernoël ; et mon mari serait ici si Gaétane était restée parmi nous...

— Ah ! la malheureuse enfant...

— Je vous en prie, monsieur, recherchez Gaétane ; et, quand vous l'aurez retrouvée, prévenez-moi aussitôt... je serai si heureuse alors de savoir enfin où elle est.

— Vous pouvez compter sur moi, madame.

Le notaire partit.

De cette courte visite, Coralie garda une impression profonde.

Ne pouvant conserver pour elle seule la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, elle monta à la chambre de Blanche.

Depuis quelque temps la jeune fille se sentait un peu plus forte. La dernière visite de Daniel — visite dont nous avons parlé — avait grandement influé sur la santé de la petite malade ; — et maintenant Blanche se rattachait à l'existence, Blanche voulait vivre pour être aimée... pour aimer.

Assise dans un fauteuil, près de la fenêtre dont elle avait soulevé les rideaux, elle travaillait à une tapisserie quand Coralie pénétra dans sa chambre.

— Tu viens de recevoir une visite, maman ? demanda la jeune fille.

— La visite du notaire.

— Et de mon père, aucune nouvelle ?

— Aucune ; pourtant Me Cavaillon sait où il s'est réfugié.

Un soupir douloureux souleva la poitrine de Blanche.

Avec effort elle reprit :

— Et Gaétane ?

— Rien... je ne sais rien.

— Tu ignores où elle est allée ?

— Gaétane s'est enfuie ; c'est une ingrate, une malheureuse !

Blanche ignorait le drame tragique qui s'était déroulé dans cette maison : Coralie et André n'avaient pas eu le courage de révéler à cette malade le secret de la naissance de Gaétane...

Pour Blanche, Gaétane était donc toujours une sœur — une sœur aimée, pleurée — et sans la présence près d'elle de Daniel, quelques jours après la fuite de Gaétane, Blanche ne se serait point consolée.

— Alors, dit-elle en jetant sur sa mère un regard inquiet, alors nous sommes deux abandonnées ? Mon père et Gaétane ne reviendront pas ?

— Je n'espère plus...

— Pourrons-nous vivre longtemps dans un tel abandon ! Ici, à Plogoff, l'existence n'est pas gaie, et peut-être ferions-nous mieux de retourner à Paris, en emmenant avec nous Kerven et Yvonne.

— A Paris ?

— Oui ; — il me semble que là je retrouverais ma sœur.

— Tu l'aimes donc encore ?

— Malgré ses torts envers toi, je l'aime encore, je l'aimerai toujours !

— C'est une intrigante, grisée par sa subite fortune.

« A propos, sais-tu à combien elle se monte, cette fortune ? »

— Peu m'importe.

— A treize millions !

« Oui, treize millions à elle... à toi, rien ! Si ton père venait à mourir tu serais presque pauvre, car il te faudrait encore partager avec Gaétane le peu que possèdent les Kernoël. »

— Peu m'importe encore.

Bien souvent la pensée était venue à Coralie de dire à sa fille : « Gaétane n'est pas ta sœur ! » mais toujours la crainte de causer à la malade une trop forte émotion, de la tuer tout d'un coup, avait retenu sur ses lèvres les paroles prêtes à s'en échapper.

Mais aujourd'hui, Coralie, fatiguée de toutes ces hésitations, écrasée par ce secret dont elle est seule à porter le poids, est résolue à parler.

Elle s'approche de Blanche, dont la jolie tête est retombée sur le dossier du fauteuil et elle dit :

— Toi seule devais hériter de cette fortune princière... car tu es la dernière, la seule de la race !

— Et ma sœur ? fit Blanche très calme.

— Tu n'as plus de sœur...

Blanche eut un tremblement ; elle se redressa, haletante et livide.

— Elle est donc morte ? s'écria-t-elle en prenant les mains de sa mère et les serrant à les briser dans les siennes.

— Non, elle vit...

« Mais, je t'en conjure, calme-toi... et écoute-moi. »

« Je vais te raconter une histoire douloureuse, une histoire vraie ; — et quand tu m'auras entendue, tu comprendras quel malheur nous causa à tous l'entrée de Gaétane en cette maison. »

Et, très calme, Coralie résuma à sa fille les événements que nous connaissons, lui dit la substitution d'une enfant bien vivante à celle venant de mourir.

Blanche ne l'interrompit point ; mais Coralie l'entendit sangloter.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Laisse-moi pleurer, fit-elle en repoussant sa mère ; laisse-moi regretter celle que j'aimerai toujours comme une sœur...

« Ah ! voilà donc le secret de la haine que tu éprouvais pour elle — haine que Gaétane et moi avions remarquée, haine dont ensemble nous avons souffert tant de fois ? »

« Voilà aussi le motif de sa fuite de Plogoff ! — et peut-être l'as-tu chassée comme une aventurière ! »

« Oh ! mère, ce que tu as fait là est odieux... Dieu nous punit, nous punira plus encore toutes deux. »

— Pas toi !... pas toi ! s'écria Coralie épouvantée.

— Mère, tu as commis un véritable crime !

— Sais-tu pourquoi je haïssais Gaétane ? reprit Coralie en se rapprochant encore de Blanche ; — je la haïssais parce qu'elle t'avait volé le cœur de ton père, volé aussi le cœur de Daniel.

— Oh ! tais-toi... tais-toi...

— C'est elle que Daniel aimait autrefois, tu le sais bien.

— Mais Gaétane, elle, n'aimait point Daniel... et maintenant Daniel m'aimera peut-être ! murmure doucement Blanche.

— Oui, tu reprendras ce cœur qui n'aurait jamais dû être donné à une autre ; — oui, Daniel t'aimera ; alors, vous vous marierez, et vous serez heureux... vous serez riches, car tu hériteras des millions du duc de Flers.

Blanche ne l'entendait plus. Toutes ses pensées s'envolaient bien loin, vers ce fort Saint-Elme, vers ce pays dont Daniel lui avait vanté les splendeurs.

Très bas, elle murmura :

— C'est moi que Daniel épousera un jour... il est pauvre, je le sais ; mais que me fait la fortune !... Nous en aurons toujours assez pour tous deux.

« Ah ! maman, ne me dis plus que Daniel aimait Gaétane avant de m'aimer, moi ; car j'éprouverais de la haine pour Gaétane... et je veux l'aimer, l'aimer toujours. »

« Je veux qu'elle revienne ! Je serais si heureuse de la revoir ici, dans cette maison, comme autrefois ! Ah ! c'était le bonheur alors — tandis que maintenant... »

— N'es-tu donc pas heureuse, maintenant ?

— Non, mère, je ne suis pas heureuse. J'ai peur, seule ici avec toi dans cette maison dont les tempêtes ébranlent souvent les murailles.

— Je comprends : tu es jeune et tu ne serais pas fâchée de voir un peu le monde. Tu souhaites d'aller passer l'hiver à Paris, dans ce vieil hôtel où nous avons été si heureuses autrefois.

— Oui, car alors je pourrais espérer retrouver ma sœur.

Coralie baissa la tête.

Pouvait-elle dire à cette enfant : « Ton père est parti, nous laissant presque dans la misère, ne me servant qu'une modeste pension de cinq cents francs par mois. Comment pourrions-nous vivre toutes deux à Paris, dans un hôtel ruineux où il nous faudrait de nombreux domestiques. Nous sommes donc condamnées à vivre ici toujours... à moins que Gaétane ne meure, ne disparaisse à jamais, car alors, du jour au lendemain, tu serais une riche héritière, et tu pourrais vivre à ta guise. »

Non, elle ne pouvait dire à cette mignonne jeune fille qui la regardait, angoissée, les effrayantes pensées hantant son esprit : Blanche, elle aussi, s'enfuirait... Blanche la maudirait !

De cette scène, Coralie garda une impression douloureuse.

La pensée de la mort de Gaétane s'implanta dans son esprit, devint une véritable obsession.

Pour enrichir Blanche et lui donner pour mari celui qu'elle aimait, Coralie allait donc poursuivre son œuvre criminelle.

Mais, avant tout, il fallait retrouver la jeune fille, la chercher dans ce grand Paris où certainement elle s'était réfugiée.

Un matin elle partit pour Quimper. Elle voulait voir Me Cavaillon et lui parler encore de ce colossal héritage.

Le notaire était seul dans son étude quand la comtesse se présenta.

— Justement je songeais à vous, fit Me Cavaillon en offrant un siège à Coralie.

(La suite au prochain numéro.)

UN BALLON NEUSS atterris moment de l'un câble élect fit explosion et tombèrent sur passagers. Ceu

LA VIE chers de B venire de sie, les m l'étalage terrela via essayé de leurs étal violente b interveni



**DÉVORE PAR LES RATS.** — Un vieillard de 63 ans mourait seul chez lui. Les voisins ne l'ayant pas vu depuis quatre jours, prévinrent la police qui vint aussitôt, accompagnée d'un docteur. Une horrible spectacle s'offrit à leurs yeux. Le malheureux était étendu sur son lit et les rats avaient déjà dévoré la main et le bras droit; la figure et les oreilles étaient criblées de morsures.  
RENNES.



**QUATRE ENFANTS DANS LES FLAMMES.** — Un incendie éclata dans une maison habitée à Genève par un cordonnier. Le feu s'est propagé avec rapidité. Les quatre petits enfants du cordonnier qui étaient seuls au moment du sinistre ont été brûlés vifs.  
SUISSE.



**ATTENTAT CONTRE UN MAIRE.** — Au moment où il sortait du Capitole et montait en automobile, le maire de Rome a été abordé par un individu qui a tenté de le trapper avec deux grosses clefs. Immédiatement arrêté, l'agresseur, qui est un ancien garde municipal a déclaré qu'il regrettait d'avoir manqué son but.  
ITALIE.



**TERRIBLE MORT D'UN BOUCHER.** — Un garçon boucher, âgé de vingt-trois ans, demeurant rue d'Anversvilliers, préparait une côte de bœuf lorsque son couteau glissa et lui trancha l'artère fémorale droite. Le malheureux est mort peu après à l'hôpital Lariboisière.  
PARIS.

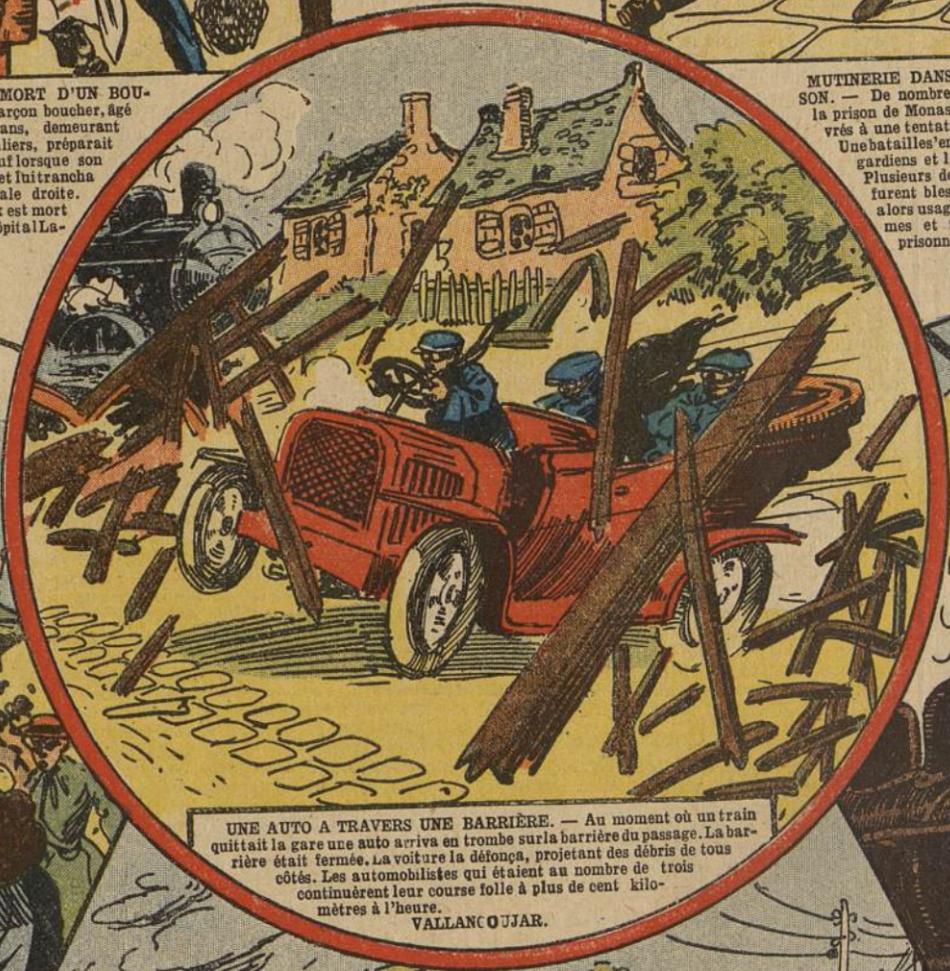


**MUTINERIE DANS UNE PRISON.** — De nombreux détenus de la prison de Monastir se sont livrés à une tentative d'évasion. Une bataille s'engagea avec les gardiens et les gendarmes. Plusieurs furent blessés. Ils firent alors usage de leurs armes et tuèrent treize prisonniers.  
TURQUIE.



**EFFROYABLE MORT.** — Un ouvrier de l'usine à gaz de Wagetimmès était occupé à ouvrir un four à coke pour faire tomber les charbons dans un transporteur. Brusquement, l'infortuné glissa et tomba dans le transporteur. Il reçut sur lui tout le contenu du four, à la température de 1600°.  
LILLE.

**UN BALLON ÉLECTROCUTÉ.** — Le ballon NEUSS atterrissait près de Stuttgart lorsqu'au moment de l'atterrissage l'enveloppe toucha un câble électrique à haute tension. Le gaz fit explosion et les débris de l'enveloppe retombèrent sur la nacelle où se trouvaient trois passagers. Ceux-ci ne furent pas blessés.  
ALLEMAGNE.



**UNE AUTO A TRAVERS UNE BARRIÈRE.** — Au moment où un train quittait la gare une auto arriva en trombe sur la barrière du passage. La barrière était fermée. La voiture la défonça, projetant des débris de tous côtés. Les automobilistes qui étaient au nombre de trois continuèrent leur course folle à plus de cent kilomètres à l'heure.  
VALLANCOUJAR.



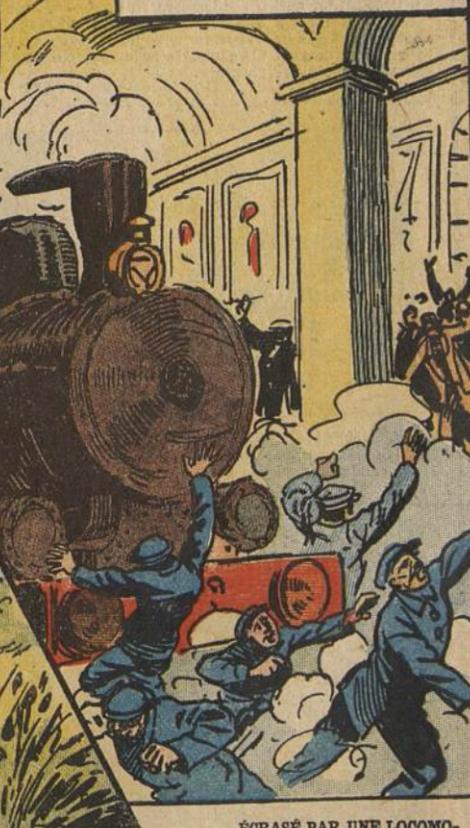
**LA VIE CHÈRE.** — Les bouchers de Berlin ayant refusé de vendre de la viande venue de Russie, les ménagères saccagèrent l'étalage des bouchers, jetèrent à terre la viande. Les bouchers ayant essayé de défendre par la force leurs étalages, il se produisit une violente bagarre; la police dut intervenir.  
ALLEMAGNE.



**UN DÉSASTRE.** — Un typhon, qui a dévasté l'île de Cebu le 16 octobre, a tué 400 personnes et démolit 400 maisons; les moissons ont été endommagées; de nombreux navires ont coulé, et les dégâts sont évalués à 10 millions de dollars. Dans l'île de Leyte, 2.000 maisons ont été démolies.  
PHILIPPINES.



**UNE AUTO DANS LA MOSELLE.** — Des malfaiteurs inconnus avaient placé d'énormes pierres sur la route, près de Trèves et l'automobile d'un commerçant, étant venue buter, contre cet obstacle fut précipitée dans la Moselle. Des employés du chemin de fer purent éviter aux automobilistes une noyade certaine.  
ITALIE.



**ÉCRASÉ PAR UNE LOCOMOTIVE.** — Un grave accident s'est produit en gare de Tuscolana. Une locomotive en manœuvre a tamponné une équipe d'ouvriers. Trois d'entre eux sont morts. Trois autres sont blessés grièvement.  
ITALIE.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**UN DRAME.** — Deux jeunes femmes étaient occupées à rentrer des betteraves dans un bâtiment dépendant de la ferme, sous la surveillance du contremaître, âgé de 54 ans.

Celui-ci, qui était l'amant de l'une d'elles, les quitta brusquement et alla chercher son fusil de chasse. Il revint en gesticulant. Une des femmes courut à la ferme pour prévenir le patronne de ce qui se passait. Aussitôt le contremaître épaula son arme et fit feu sur son amie qui ne fut pas atteinte et se sauva dans les champs. Mais il la poursuivit.

Après l'avoir rattrapée, le contremaître la saisit par les cheveux, lui fit faire demi-tour et à bout portant lui tira un coup de fusil ; elle tomba comme une masse. Le poumon droit avait été perforé par la charge de plomb.

Le meurtrier se sauva dans la plaine et, s'appuyant contre un arbre, il attacha une corde à la gachette de son fusil qu'il avait rechargé et se tira les deux coups dans la tempe droite. Le crâne vola en éclats.

TOTES.



**BÉBÉ BLESSÉ D'UN COUP DE FUSIL.** — En revenant de la chasse, un cabaretier posait son fusil chargé sur son billard. Un jeune homme survint qui joua avec l'arme. Soudain, le coup partit. La charge traversa une porte vitrée du café, une fenêtre de la maison qui fait face et blessa à la tête, dans cette maison, un enfant de douze mois assis à une table.

ÉTAPLES.

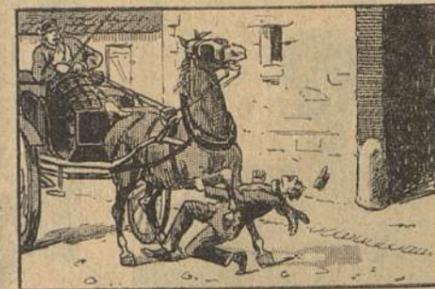


**ACCIDENT DU TRAVAIL.** — En travaillant dans son atelier, un mécanicien eut la main prise dans une scie circulaire. Ses camarades arrêterent aussitôt l'appareil, mais le mécanicien était déjà gravement blessé. Il sera astreint de ce fait à un long chômage.

ÉPREVILLE.

**UN FOU SE COUPE LA GORGE.** — On vient de transporter à l'hôpital un ancien pensionnaire de l'asile d'aliénés de Caen, demeurant à Arramanches-les-Bains, qui, dans un nouvel accès de folie, s'étant emparé d'un couteau, s'en était porté plusieurs coups à la gorge. Il s'est fait de profondes blessures et son état est très grave.

BAYEUX.



**BLESSÉ PAR UNE VOITURE.** — Revenant de sa ferme, avoisa voiture attelée, un marchand boucher renversa dans la rue un homme qui fut reconnu pour un couvreur, marié et père de six enfants. Le malheureux, qui était dans un état lamentable, mourut à l'hôpital sans avoir repris connaissance.

BOLBEC.



**CHUTE MORTELLE.** — En regagnant la nuit le bord du sous-marin auquel il appartenait, un quartier-maître trompé par l'obscurité heurta un madrier et tomba d'une hauteur de vingt mètres dans une cale sèche. Il se fractura le crâne et mourut au moment où on le transportait à l'hôpital.

BREST.

## UN CAS D'ANTHROPOLOGIE

Le personnel de l'hôtel de Guyenne semblait, ce matin-là, plus affairé qu'à l'ordinaire.

Bien qu'il fût encore de très bonne heure, on entendait des pas courir rapides dans les couloirs, et, quand Pinson descendit dans la salle à manger, pour s'y faire servir son premier déjeuner matinal, il put remarquer, en passant devant le bureau de l'hôtel, une agitation fébrile parmi les employés.

Comme le garçon lui servait son chocolat, Pinson demanda négligemment :

— Qu'y a-t-il donc, ce matin ? Je vois tout le monde sens dessus dessous, ici.

— Monsieur ne sait donc pas ? répondit le garçon, en baissant la voix.

— Non, Quoi donc ?

— Le capitaine Lamblin...

— Oui, eh bien ?

— On l'a trouvé mort dans sa chambre !

— Allons donc ? Cet officier de tirailleurs sénégalais, mon voisin à table d'hôte ?

— Oui, monsieur.

— Racontez-moi donc cela.

— Eh bien, voilà. Le capitaine, de retour d'une mission en Afrique occidentale, était arrivé à Bordeaux depuis cinq ou six jours.

Très fatigué de son voyage, il était descendu ici, et s'y reposait avant de se rendre à Paris.

— Ah ! bon.

— Il occupait une chambre assez spacieuse, — le numéro 18, — au premier, sur le derrière de l'hôtel. Très matinal, il avait recommandé qu'on lui servît son premier déjeuner chez lui, à six heures et demie précises. A cet effet, aussitôt levé, il tira le verrou de sa porte et le garçon de service n'avait qu'à entrer, après avoir frappé. Ce matin, Charles, mon camarade lui porta donc son déjeuner comme à l'ordinaire, mais le capitaine ne répondit pas, quand il eut frappé à la porte. Pensant que l'officier dormait encore, il retourna à la cuisine, pour y tenir le café au chaud.

A sept heures, il remonta, sans obtenir de réponse non plus. C'était tellement contraire aux habitudes du capitaine qu'il se prit à regarder par le trou de la serrure.

Il vit alors la chambre en désordre, et l'officier couché sur le tapis.

Pressentant un malheur, il courut prévenir le gérant qui fit enfoncer la porte, maintenant fermée à l'intérieur par le verrou.

Ah ! monsieur, quel spectacle ! J'étais là, avec quelques autres garçons, et nous pûmes voir le capitaine Lamblin, étendu tout de son long et baignant dans une mare de sang. Il était mort depuis quelques heures déjà, car le corps était froid.

— Un suicide, peut-être ?

— Ce n'est pas l'avis de la police, aussitôt appelée sur les lieux. L'officier, qui était en chemise de nuit, avait dû être surpris par un bruit insolite, alors qu'il était couché ; sautant à bas de son lit, il s'était armé de son revolver, toujours à côté de lui sur sa table de nuit, et qu'il tenait encore dans sa main crispée, quand on découvrit le cadavre. Il n'en avait pas fait usage, le temps lui ayant probablement manqué, et l'assassin bondissant sur l'officier, lui avait enfoncé un couteau ou un poignard en plein cœur.

— On a trouvé l'arme du meurtrier ?

— Non, malgré toutes les recherches, il a été impossible de la retrouver.

— Et comment l'assassin se serait-il introduit dans la chambre ?

— Par la fenêtre, que le capitaine laissait toujours entr'ouverte la nuit, une habitude qu'il avait. Il n'avait, du reste, rien à craindre, puisque la fenêtre du 18 ouvre sur une petite cour intérieure, où personne ne vient jamais.

— L'assassin a-t-il laissé derrière lui des indices quelconques ?

— Non, rien. Du moins, jusqu'à présent ; la police n'a encore rien découvert.

— Et pourrais-je visiter cette chambre ? demanda Pinson.

— Ah ! ça, je ne sais pas. Les agents de la Sûreté sont encore là-haut avec un inspecteur et le commissaire de police. On va mettre les scellés probablement et je ne crois pas qu'on vous laisse entrer.

— Donnez-moi donc une enveloppe.

Le garçon revint bientôt en apportant un buvard.

Le policier glissa sa carte dans une enveloppe, la cacheta et la tendant au garçon, lui dit :

— Tenez, remettez donc ceci au commissaire ou à l'inspecteur. Vous direz que je suis en bas et désire voir l'un ou l'autre de ces Messieurs.

Quelques instants après, Pinson, prévenu qu'on l'attendait au 18, s'y rendit aussitôt. S'adressant aux policiers, il leur dit :

— Messieurs, ma carte vous a appris qui je suis. Appelé par une affaire importante à Bordeaux, je me trouve loger dans cet hôtel. Si je puis vous être de quelque utilité, je me mets entièrement à votre disposition.

— Merci, monsieur Pinson, répondit l'inspecteur Duras, en prenant le premier la parole, mais je crois que nous pourrions mener notre enquête à bien, sans l'aide de concours étrangers à la police de notre ville.

Pinson reconnut, là encore, cette jalousie de métier qui existe entre les services de la police de province et de celle de la capitale.

— A votre aise, répliqua-t-il, avec un léger

haussement d'épaules. Mais le fait même que ce drame s'est déroulé dans l'hôtel que j'habite, me pousse à m'y intéresser, et vous voudrez bien me le laisser étudier pour mon propre compte, sans que j'empiète en quoi que ce soit pour cela sur vos prérogatives ?

— Mais certainement, monsieur Pinson, faites donc comme vous l'entendrez, ferez ensemble le commissaire et Duras.

— Avez-vous trouvé quelque indice du meurtrier ?

— Rien qui puisse nous mettre sur sa piste, fit Duras. Pas même l'arme qui lui a servi à commettre son crime.

Pinson fit le tour de la pièce, scrutant tout minutieusement.

Un instant, il s'arrêta à la fenêtre, et remarqua que son rebord extérieur ainsi que le mur de la cour intérieure, ne portaient aucune éraflure indiquant une effraction.

La hauteur du bas de la cour jusqu'à la fenêtre mesurait bien près de quatre mètres, et le criminel n'avait pu se servir d'une échelle pour parvenir jusqu'au rebord.

La barre d'appui ne portant pas la moindre trace de chanvre, il n'avait pas employé non plus une corde pour monter là.

Comment donc avait-il pu s'y prendre ? Rentrant dans la chambre, Pinson continua son examen et ramassa dans un coin de la pièce un casque colonial, en liège, recouvert de toile blanche.

— Et ce salaco ? demanda-t-il.

— Une coiffure qui a appartenu au capitaine Lamblin, répondit Duras, sans même se retourner.

Pinson regarda l'objet très attentivement, porta ses yeux ensuite sur le corps de l'officier, recommençant son premier examen, avec plus de soin encore.

Tandis que les policiers bordelais continuaient leurs recherches sans s'occuper de lui, il prit une assez grande feuille de papier dans son portefeuille, la plaça à plat sur une table, posant dessus le casque colonial sur lequel il appuya fortement des deux mains.

Il avait ainsi obtenu le tracé exact de la conformation de la tête que cette coiffure avait recouverte.

A l'intérieur du salaco, il releva aussi quelques cheveux, adhérents au tour de tête en cuir, et les mit bien précieusement dans un petit papier, qu'il glissa dans un carnet ainsi que l'autre feuille qu'il avait pliée.

Son manège était passé inaperçu de ses collègues.

— Et que pensez-vous de cette affaire ? lui demanda Duras, un peu railleur.

— Ma foi, je ne sais pas encore, répondit Pinson. Et vous ?

— Oh ! l'assassin doit être assurément un rat d'hôtel...

— L'assassin ? Vous croyez qu'il était seul ?

— Jusqu'à preuve du contraire, oui, car les rats d'hôtel « travaillent » isolément, presque toujours ?

— Et le mobile du crime ?

— Le vol, assurément. Il n'y a pas de doute. Voyez tout ce désordre...

Et Duras, dans son fort intérieur, pensait : — Vraiment, ces Messieurs de la Sûreté parisienne ne sont pas à la hauteur de la réputation qu'on leur fait. Quand je pense que celui-là n'avait pas découvert la présence d'un seul assassin ni le mobile du crime !

Pinson, ayant en poche ce qu'il considérait évidemment comme de précieux indices, prit congé de ses collègues, pour regagner sa chambre.

Là, assis devant sa table, il déploya la feuille de papier qui lui donnait la conformation de la tête qui avait porté le salaco et consulta quelques notes sur son carnet.

Puis ouvrant le papier contenant les quelques cheveux relevés par lui, il les examina à l'aide d'un microscope minuscule qu'il tira de sa poche.

Il s'appliqua près d'une heure à ce travail, puis, descendant au bureau de l'hôtel, il entra en conversation avec le gérant.

L'entretien roula naturellement sur le crime de la chambre n° 18, qui affectait beaucoup le gérant.

— Songez donc, monsieur, disait-il, que jamais aucun drame ne s'est déroulé dans cet hôtel. Cela va nous faire beaucoup de tort auprès des voyageurs...

— Le capitaine Lamblin n'était pas chez vous depuis longtemps ? interrogea Pinson.

— Non. Depuis cinq jours seulement. Il était arrivé de Dakar, par le bateau du 10.

— Quel bateau ?

— Attendez, je vais vous le dire.

Le gérant consulta une grande pancarte donnant l'arrivée et le départ des paquebots et reprit aussitôt :

— La « Ville-de-Bordeaux ».

Pinson avait le renseignement qu'il cherchait.

(A suivre.)

Reproduction interdite.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite et fin).

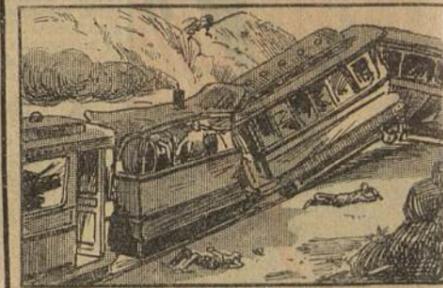
**UNE TRAGÉDIE AU VILLAGE.** — A Erome, petit village près des coteaux de l'Ermitage, une horrible tragédie s'est déroulée. A midi, au moment où une famille se mettait à table, le fils, âgé de trente-trois ans, infirme, a tiré un coup de revolver sur son père, qui est mort, et quatre balles sur sa mère dont l'état est alarmant.

Ce garçon, qui avait fait ses études pharmaceutiques, était aide-pharmacien à Tain.

Arrêté aussitôt, il a déclaré au juge d'instruction qu'il avait agi sous l'empire d'une excitation nerveuse contre ses parents, qui étaient rigoureux envers lui et ne lui donnaient point de l'argent pour se soigner. Il est très estimé dans le pays, où ses parents étaient considérés, étant donné leur fortune, comme par trop parcimonieux.

Le coupable a été écroué.

VALENCE.



**TAMPONNEMENT.** — Sur la ligne des tramways de Trévoux, un train-tramway, resté en panne dans une côte, redescendit soudain celle-ci et se jeta sur un second train qui venait. Le choc fut des plus violents. Plusieurs personnes furent blessées. Deux voyageurs qui avaient été projetés sur la route, sont assez grièvement atteints.

BOURG-EN-BRESSE.



**TOMBÉ D'UN TOIT.** — Vers sept heures du matin, un jeune apprenti couvreur se trouvait occupé à faire des réparations sur un toit. Il suivait un chéneau quand, par suite d'un faux pas, il fut précipité dans le vide, d'une hauteur de cinq mètres. Dans sa chute, il se fractura le bras gauche et reçut de nombreuses contusions.

MONCEAU-LES-MINES.

**DRAME ENTRE VOISINS.** — A Pont-de-Roids deux ouvriers de l'usine Peugeot, habitent la même maison, mais ne s'accordent pas. A la suite d'une violente discussion, l'un d'eux s'arma d'un revolver et attendit son antagoniste. Aussitôt qu'il le vit, il fit feu et l'autre tomba blessé.

On a arrêté le criminel qui a été incarcéré à la prison.

MONTBELLARD.



**ENFANT ÉLECTROCUTÉ.** — Au cours d'une promenade avec deux camarades, un gamin monta au sommet d'un pylône supportant des fils électriques. Il en toucha un et fut électrocuté. Il tomba sans connaissance sur le sol, les vêtements en feu. Son état est désespéré.

VILLEFRANCHE.



**DUEL D'ARTILLEURS.** — Au cours d'une discussion deux brigadiers d'artillerie du fort Saint-Jean décidèrent de se battre. Ils gagnèrent l'Esplanade et, sabreau poing, viderent leur querelle. Un des brigadiers reçut en pleine poitrine un coup de sabre qui lui fit une terrible blessure. Son état est très grave.

MARSEILLE.

UN MO...  
ceux qui so...  
darts, ecz...  
chites chro...  
l'estomac e...  
moyen inf...  
qu'il l'a été...  
souffert, et...  
préconisés...  
humanitari...  
Ecrire à...  
Grenoble, c...  
rier. et env...

QUE...  
n'oubliez p...  
prochain...  
chands

Premi...  
L...  
D'UN...  
ART...  
Cette p...  
GR

CE...  
Votre...  
AVENIR

Toutes les...  
autre que...  
de chacun...  
viennent de...  
Mr L. H. é...  
jamais ou...  
éloge que...  
Envoyez...  
mois, jour...  
adresse et...  
vieux d'éc...  
et une étu...  
afin de vou...  
tation, la v...  
chir l'entre...  
Professe...

PO...  
qui que...  
BOUT...  
et rend en...  
40 ans d...  
Petite...  
Pharmac...  
P

Co...  
LE

Il va de...  
musicien...  
un mieux...  
aussi sa v...  
Danses...  
Notre hom...  
d'allumette...  
placant su...  
ments hor...

FRANCE:6...  
Les...  
L. A...  
Ouvrage d'une v...  
Adr...

**UN MONSIEUR** offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.  
Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

**QUE NOS LECTEURS** n'oublient pas de réclamer Vendredi prochain, 8 novembre, chez tous les Marchands de Journaux, Libraires, Kiosques et Gares, la

Première livraison en couleurs de  
**LES AMOURS**  
D'UN PETIT SOLDAT

Poignante Histoire d'Amour  
: dramatique et vécue :

par le

CÉLÈBRE ROMANCIER

**ARTHUR BERNÈDE**

Cette première livraison est distribuée

**GRATUITEMENT**

**CET HOMME**

AVENIR connaît PASSE



Toutes les parties du monde sont unanimes à dire que nul autre que **Lui Seul** ne devoue avec autant de netteté la vie de chacun. Quantité d'attestations et de remerciements lui viennent de toutes parts.  
M. L. H. écrit : *Vous me connaissez mieux, sans m'avoir jamais vu, que mes amis de trente ans : c'est le plus bel éloge que je puisse faire de votre science.*  
Envoyez spécimen de votre œuvre et date de naissance, mois, jour et heure (si connue). Ajoutez-y enveloppe à votre adresse et 1 franc en bon de poste pour frais de poste et travaux d'écriture. Il vous enverra ensuite la Carte planétaire et une étude **ABSOLUMENT GRATUITE** de votre vie, afin de vous faire connaître son succès. Ecrivez-lui sans hésitation, la véracité de ses dires vous émerveillera. — Affranchir lettre à s. 25. — Ne pas confondre avec les imitateurs.  
Professeur O. RADJA, Institut 42 Bloomsbury, Square W. C. (Op. 78) Londres.

**POUR 40 CENTIMES**  
en timbres poste  
Envoi franco petite boîte

**POMMADE MOULIN**  
qui guérit toutes les Maladies de Peau  
**BOUTONS, GERÇURES, CREVASSES**  
et rend en 2 Jours les Mains douces et blanches  
40 ans d'existence, 4 millions de guérisons  
Petite boîte 0fr.40 Le Pot 2fr.50  
Pharmacie MOULIN 30, Rue Louis-le-Grand  
PARIS. (et bonnes Pharmacies)

Concours n° 46 (6 séries)  
**LE VIEUX MUSICIEN**

**TROISIÈME SÉRIE**  
Il va de ville en ville, de village en village le vieux musicien. Les garçons et les filles le connaissent bien, car pas un mieux que lui ne sait faire tourner les couples en cadence; aussi sa venue est-elle toujours joyeusement accueillie.  
Danses anciennes, danses nouvelles, il les connaît toutes. Notre homme, qui est grand fumeur, a laissé choir sa boîte d'allumettes et, chose bizarre, nous avons remarqué qu'en plaçant sur celles qui sont tombées verticalement les fragments horizontaux qui sont en dessous on arrive à former

Prix des Abonnements :  
FRANCE : 6 francs par an — ÉTRANGER : 8 francs par an  
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite  
**L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABILLE**  
ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0.50 pour recevoir franco à domicile  
Adresser les demandes : 75, rue Dareau, Paris.

**UN PHONOGRAPHE DANS CHAQUE FAMILLE (SUCCÈS ENTHOUSIASTE)**

**L'APPAREIL** PARTOUT **80 fr.** est donné **POUR RIEN**

à tout acheteur de la série **Grands Disques "IDÉAL"** de 30 cm de diamètre à art de 100 morceaux sur

**7 fr. PAR MOIS**  
**A TOUS ET PARTOUT**  
**8 JOURS A L'ESSAI**

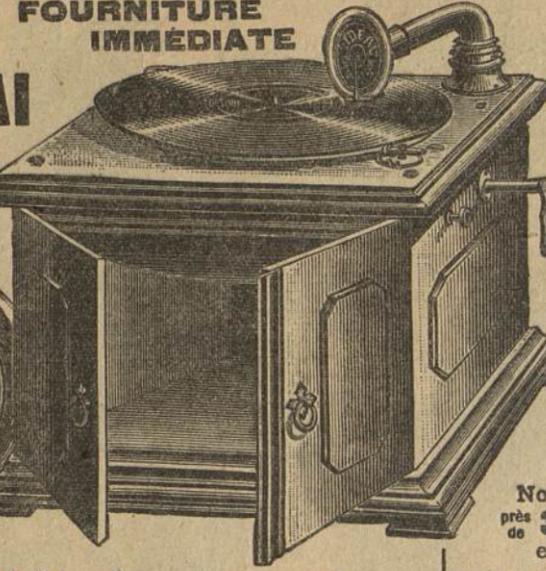
**IDÉAL** : le plus beau phonographe se vend 80 fr.  
**IDÉAL** : les meilleurs disques du Monde, enregistré directement, série d'art, 30 centimètres, de diamètre, double face, se vendent 4 francs.

**FOURNITURE IMMÉDIATE**

Plus de pavillon encombrant, incommode, sonnait le métal, mais la caisse de résonance en bois, qui, sans rien enlever de la force, ni de l'intensité des sons, donne une réalité d'expression inconnue jusqu'ici.

On le sait, les instruments en bois, pourvus d'une caisse de résonance, le violon et le violoncelle surtout, sont ceux qui se rapprochent le plus, qui se confondent, dirons-nous, avec la voix humaine.

C'est ce qui a mis les inventeurs sur la trace de l'incomparable merveille, le phonographe sans pavillon.



**UN COUP DE THÉÂTRE!**

Après de longues années de recherches, le phonographe se classe définitivement parmi les instruments de musique à caisse de résonance. — Plus de pavillon métallique, et par ce fait, plus aucune vibration ! La voix des chanteurs et le son des instruments sont reproduits mathématiquement, sans la moindre déformation et sans bruit mécanique. On entend maintenant les nuances les plus subtiles du chant, le sentiment est prodigieusement exprimé et l'émotion de l'artiste se communique à l'auditeur !!!  
**Le Miracle apparaît grandiose !!**  
**Les Temps sont venus !!**  
Et c'est la réalité, la vie, l'art, en un mot, dans sa suprême beauté.

La dernière merveille **IDÉAL**, le phonographe sans pavillon, chante et parle comme l'artiste en personne, sans aucune différence.

Nous garantissons nos prix de **30 % Moins Chers** qu'au comptant et nous accordons à chacun

**L'Appareil "IDÉAL" et le grand Diaphragme des Concerts**  
**PRIX : 80 fr. partout. DONNÉ POUR RIEN !!!**

Liste des 100 morceaux, série d'art, des disques "IDÉAL" de 30 cm de diamètre

- OPÉRAS — OPÉRAS COMIQUES, etc.**
1. Faust (Sérénade de Méphisto), chanté par NIVETTE, de l'Opéra.
  2. Roméo et Juliette (Scène des Tombeaux), par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  3. Sigurd (Spirits Gardiens), chanté par GAUTIER, de l'Opéra-Comique.
  4. Samson et Dalila (Mon cœur s'ouvre à ta voix), par M<sup>lle</sup> CHARY, de l'Opéra.
  5. Le Mage (Grand Air), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  6. Benvenuto Cellini (De l'Art, splendour immortel), par ROLLAND, de l'Opéra.
  7. Aïda (O céleste Aïda), chanté par GAUTIER, de l'Opéra-Comique.
  8. Faust (Scène de l'Église), chanté par NIVETTE, de l'Opéra.
  9. La Tosca (Le cloître d'Étolles), par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  10. Si j'étais Roi, Romance, chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  11. Mignon (Barcouise), chanté par MARVINI, de l'Opéra.
  12. Carmen (Air du Toréador), chanté par NIVETTE, de l'Opéra.
  13. Pailleasse (Pauvre Pailleasse), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  14. Manon (Ne bronchez pas), par DOLÉZ, de l'Opéra Impérial, de St-Petersbourg.
  15. Noces de Jeannette (Cours mon argente), M<sup>lle</sup> HELBRONNER, de l'Op.-Com.
  16. Lakmé, Fantaisie, chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  17. Le Fré-aux-Clercs (Les Rendez-vous), duo, chanté par M<sup>lle</sup> HELBRONNER et MELGATI, de l'Opéra-Comique.
  18. Mignon (Duo des Hirondelles), par VALANDRI et NIVETTE, de l'Opéra.
  19. Le Chalet (Vallons de l'Helvétie), par BELROMME, de l'Opéra-Comique.
  20. Surcouf (C'est connu dans Saint-Malo), par ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
  21. La Petite Mariée (Le jour où tu te marieras), par RIGAUD, de l'Op.-Com.
  22. La Fauvette du Temple (duo des Chameliers), par M<sup>lle</sup> HELBRONNER et GASSEND, de l'Opéra de Nice.
  23. La Mascotte (Des envoyés du Paradis), chanté par RIGAUD, de l'Op.-Comique.
  24. Le Grand Mogol (Air de Charlatan), par ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
  25. La Veuve Joyeuse (Valse), chanté par RIGAUD, de l'Opéra-Comique.
  26. Pauvres Fous, par ROLLAND, de l'Op. chanté par MELGATI, de l'Opéra-Comique.
  27. Ma Normandie, chanté par MELGATI, de l'Opéra-Comique.
  28. Ah ! si les fleurs avaient des yeux, chanté par F. MARTY.
  29. Le Réve passe, chanté par ELVAL, de l'Opéra-Comique.
  30. La Voix des Chênes, chanté par NUCHELLY, de l'Opéra.
  31. Amour Napolitain, par K. DITAN.
  32. Reviens, chanté par JACQUES.
  33. Vous êtes Jolie, de DELAET, chanté par VIANNENG, de l'Opéra-Comique.
  34. A Dame Jolie, chanté par GALAND, de l'Opéra-Comique.
  35. Chanson d'hiver, chanté par RIGAUD, de l'Opéra-Comique.
  36. Le Cor de Flégier, par NIVETTE, de l'Op.
  37. Vieux Fou (avec cloches), chanté par ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
  38. Il suffit d'un troufion, par JACQUES.
  39. La Chanson des Biés d'Or, chanté par MELGATI, de l'Opéra-Comique.
  40. Je veux la voir, chanté par VALLEZ.
  41. Chant de Berger, chanté par BERGNET, de l'Alhambra.
  42. Je vous aime d'amour, par MARTY.
  43. Le Crêdo du Paysan, chanté par NUCHELLY, de l'Opéra.
  44. La Gitana (chanson espagnole), par ELVAL, du Th. Royal de La Haye.
  45. Le Passeur du Printemps, chanté par MELGATI, de l'Opéra-Comique.
  46. Étoile d'Amour, chanté par VIANNENG, de l'Opéra-Comique.
  47. Réve de Courtisane, chanté par F. MARTY, des Concerts Parisiens.
  48. Tyrolienne Jolie (Tyrolienne), chanté par CHARLESBY, de l'Alhambra.
  49. Marius à Paris, chanté par BERGNET, de l'Alhambra.
- ROMANCES — CHANSONNETES — GRANDS AIRS**
- ORCHESTRES**  
Tous exécutés par la Musique de la Garde Républicaine.  
N° 51 à 70. DANSES. — 8 Valses, 8 Polkas, 4 Mazurkas, 4 Scottisch, 1 Quadrille, 1 Pas de Quatre, etc.  
N° 80 à 88. SOLL. — Violon, Piston, Flûte, Ocarina, Hautbois, Mandoline, Xylophone, Cor de Chasse, Clarinette.  
N° 89 à 100. DIVERS. — 4 Fantaisies, Une Ouverture, 3 Pas redoublés, 3 Marches, 2 Orchestres tsiganes.

Achetez cette Collection formidable, majestueuse et sublime de 100 MORCEAUX, sur grands disques "IDÉAL", série d'art, de 30 cm de diamètre, pour le prix seul des disques : 50 doubles disques à 4 francs net, soit 200 francs, payables avec 29 Mois de Crédit, à raison de 7 francs par Mois (4 francs le dernier mois).

L'appareil, qui se vend 80 fr. partout, est donné pour rien. N'hésitez pas ! Les nouveaux disques "IDÉAL", Série d'art, sont enregistrés directement, ce qui est la dernière perfection. N'achetez plus les disques obtenus par duplication mécanique d'après de vieux enregistrements sur cylindres !

**COMPAREZ et JUGEZ !!** Collection formidable et sublime de 100 Morceaux

**29 MOIS DE CRÉDIT**

C'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 100 morceaux, sur grands disques 30 cm, le tout au grand complet, et que l'acheteur ne paie que 7 francs par Mois, jusqu'à complète libération du prix total : 200 francs.

Nous Vendons en confiance. Rien à Payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne conviennent pas.

**GIRARD & BOITTE \* O. I., à PARIS**  
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes des PHONOGRAPHS et DISQUES "IDÉAL"

**22 BULLETIN DE SOUSCRIPTION**  
Je soussigné déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, la Collection des 100 morceaux choisis sur grands disques IDÉAL double face de 30 cm, avec l'appareil complet donné gratuitement, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 7 fr., jusqu'à complète liquidation de la somme de 200 francs, prix total (dernier versement 4 francs).

Fait à ... le ... 191...

Nom et Prénoms \_\_\_\_\_  
Profession ou Qualité \_\_\_\_\_  
Domicile \_\_\_\_\_  
Département \_\_\_\_\_  
Gare \_\_\_\_\_

SIGNATURE : \_\_\_\_\_

Prière de bien indiquer la qualité ou profession.

Prière de remplir le présent bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de

**GIRARD & BOITTE \* O. I.**  
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (X<sup>e</sup> arr.)

des lettres qui, elles mêmes, forment le nom d'une danse. Nous ne doutons pas, amis lecteurs, qu'avec votre sagacité et votre ingéniosité habituelles vous n'arriviez à trouver ces noms en procédant de la façon indiquée. Il y a dans chaque série un nom de danse à découvrir et ce concours aura six séries.

Lorsque paraîtra la sixième série, nous vous indiquerons la date à laquelle vous devrez nous envoyer ensemble les six réponses.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les six solutions devront être adressées à M. Lecoq, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres ni mandats.

Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

Indiquer nettement sur l'enveloppe le nom et le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer, avec les six solutions, les bons de concours qui se trouvent au bas de cette page.

**MAGIE NOIRE et SORCELLERIE** - Livre merveilleux dévoilant tous les secrets : pacte avec les démons ; découverte des trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible ; faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des guérisseurs ; domination des volontés ; pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. — Notice gratis. — Ecrire Maison Grésil, 2, rue Amélie, Paris.

**INFAILLIBLE ET SERIEUX**  
Pour soumettre, même à distance, une personne au caractère de votre choix, demandez à J. STEFAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. GRATIS

**J'ENVOIE** discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 45 cent. au plus. M<sup>lle</sup> L. BADOR, 19, rue Bichat, Paris.

**CONCOURS N° 46**  
**Le vieux Musicien**

BON N° 3      BON N° 3

Conservé ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 45<sup>e</sup> concours  
**G. Laflemm, reporter fantaisiste**

Les turcs massacrent et pillent



Officier allemand fait prisonnier

